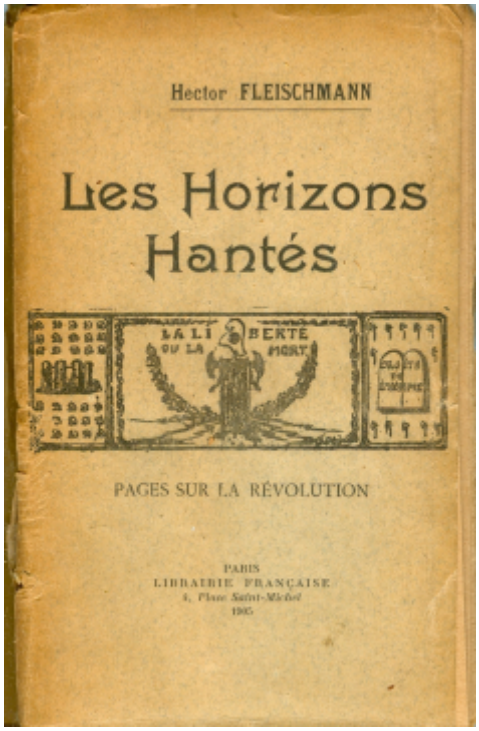
Notice bibliographique et commentaires littéraires à propos d'une œuvre d'Hector Fleichmann : *Les Horizons Hantés, pages sur la Révolution*

(Exemplaire conservé dans la bibliothèque
du Musée du Caillou - Dernier quartier général de Napoléon)



A propos de la date de parution

.

Déjà signalé comme étant épuisé dans la page «Du même auteur » de *La Guillotine en 1783* édité au début de 1908, ce petit livre de 71 pages (36 feuillets) est édité par La Librairie Française (Paris, 4 Place Saint-Michel) et porte la date de 1905.

Il contient quatre textes datés chronologiquement des 15 septembre 1903, 21 janvier 1904, 14 juillet 1904 et novembre 1904.

Toutefois, la page « Du même auteur » qui précise *parus, à paraître ou en préparation* mentionne en premier *L'Affaire Capet, adaptation dramatique, en quatre actes du procès de Louis XVI devant la Convention Nationale, représentée pour la première fois le 11 juillet 1905 sur la scène du Théâtre des Indépendants à Paris*.

Hector Fleischmann est né le 27 octobre 1882 : il n'a donc pas encore 21 ans lorsque le premier texte paraît dans *L'Evénement* (cf. infra[1] et presque 24 lors de la sortie de presse de son ouvrage après juillet 1905. D'autre part, deux de ces textes sont dédiés à des comédiens faisant

[1] Quotidien parisien de centre gauche fondé le 6 septembre 1872 par Pierre Joseph Magnier dit Edmond Magnier (Boulogne-sur-Mer, 20 avril 1841 – Paris, 30 mars 1906) et Auguste Dumont (1816, Paris- mai 1885). Il cesse de paraître en 1966.

partie de la troupe de l'Odéon sur les planches duquel jouera également Laure Mouret, sa future épouse, qui n'est toutefois formellement citée à ce propos qu'à partir de 1911.

Quoi qu'il en soit, il a déjà rencontré Laure Mouret à ce moment puisque *Le Thyrse* daté « 1er juin 1905 – 1er mai 1906 » annonce *Notre collaborateur Hector Fleischmann a épousé Melle Laure Mouret. Nos félicitations et nos vœux*[2]. Le mariage a donc eu lieu entre juin 1905 et fin avril 1906 : leur fils, Maximilien, est né le 13 avril 1906[3] et l'on peut donc avancer que les noces ont eu lieu au plus tard début juillet 1905.

Attestations et références

Les Horizons Hantés est cité dans le *Bulletin mensuel des récentes publications françaises* (de la Bibliothèque nationale de France) dans son édition de janvier – février 1906 (page 26), en précisant « In-16[4], 71 pages. La couverture imprimée sert de titre ».

Les références à cet ouvrage sont rares. Dès 1908, Fleischmann le signale comme étant « Epuisé » dans ses pages d'auteur (*La Fille à Guillotin*) et les exemplaires connus rarissimes. Seules deux bibliothèques dont les catalogues sont consultables en ligne en possèdent un exemplaire : la BNF (Paris, cote FRBNF30441044) et la Bibliothèque royale de Belgique (cote KBR II 92.404 A XVI, 25).

Un exemplaire figure également dans la bibliothèque de Jean-Jacques Pattyn, secrétaire général de la Société belge d'études napoléoniennes (Sben.)

Un autre exemplaire est cité dans la liste d'une vente publique l'Hôtel des Ventes de Grenoble le lundi 23 mars 2009 et lequel estime les enchères entre 60 et 80 euros.

Etat

L'exemplaire présent dans la bibliothèque du Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon) n'est pas de toute première fraîcheur. De plus, le papier de la couverture est identique à celui des pages intérieures. Les feuillets sont cousus au fil de lin lequel est bien visible au pli des pages 16 et 17 ainsi que 48 et 49, les autres étant désolidarisées voire déchirées. Le livre semble ainsi constitué de cinq cahiers : le premier de 4 feuillets (pages 1 à 8) et deux autres de 16 feuillets (pages 9 à 40, 25 à 40 et 41 à 72.

Le dos de couverture devait être plat et reprenait, classiquement, le titre et le nom de l'auteur. Il est caché par le papier fort qui a servi à recouvrir le livre et qui reprend le titre manuscrit, sans mention d'auteur.

[2] Page 85.

[3] Maximilien Edouard Fleichman (un seul n…) est décédé à Vittel (« route de Norroy ») le 27 juillet 1955. L'acte de décès est daté du 29 juillet, sur déclaration de « Marguerite Gabrielle Mouret, tante du défunt, sans profession, âgée de soixante-douze ans » et domiciliée à la même adresse que celle citée pour Maximilien. Cet acte précise qu'il était professeur d'éducation physique et qu'il était domicilié 95, rue de la Tombe Issoire à Paris XIV, à savoir l'adresse mentionnée dans l'acte de vente de la colonne Victor Hugo qu'il avait signé le 29 octobre 1953.

[4] 15,5 x 9,2 cm. In-16 se dit plus rarement sextodecimo.

La typographie est banale, le texte étant justifié à gauche et à droite sur plus ou moins 32 signes et espaces par ligne et ce avec 22 lignes par page. En décomptant les belles pages[5] et les pages de titres, le texte lui-même comprend 54 pages, soit un maximum de 38.000 signes et espaces ou encore l'équivalent de 9 pages dactylographiées et de près de 6.500 mots.

Description

La couverture est cachée par le papier fort qui recouvre l'ouvrage en jaquette. Elle comporte en son centre, sous le titre, une illustration dont l'auteur n'est pas signalé. De facture assez naïve, elle montre deux faisceaux de licteurs accolés d'une hache de part et d'autre avec, au milieu, une pique surmontée d'un bonnet phrygien, le tout posé sur une couronne de laurier (?) avec la devise révolutionnaire *LA LIBERTÉ OU LA MORT.* A sa gauche et à sa droite, deux autres petits dessins : celui de gauche pourrait être la silhouette de la Bastille entourée de 30 petits dessins non identifiés et celui de droite montre des tables de la loi avec l'inscription *DROITS DE L'HOMME* entourée de 12 haches.

La devise L*a liberté ou la mort* apparaît en 1790 : l'Assemblée nationale décrète (article 4) d'ailleurs, le 19 juin de cette année que… *Comme la nation est une, il n'y a qu'une seule garde nationale. Toutes les divisions et compagnies, tous les bataillons et escadrons se rallient au même drapeau tricolore portant une double inscription: D'un côté : Le peuple français! De l'autre : La liberté ou la mort*![6].

[5] Pages vierges et obligatoirement non numérotées qui précèdent et suivent les pages de titres, lesquelles sont toujours à droite et donc impaires.

[6] Cité par Charles-Louis Chassin dans *L'Armée et la Révolution. La paix et la guerre, l'enrôlement volontaire, la levée en masse, la conscription,* Armand Chevalier, Paris, 1867, pages 57 et 58, qui se réfère aux *Procès-verbaux de l'Assemblée des communes et de l'Assemblée nationale, 1789-1791.*

Au dos de la couverture (page 2) : ex libris collé « Bibliothèque Théo Fleischman ».A noter : cachet (rond) « Province de Brabant Musée du Caillou » apposé aux pages 5, 7, 35 et 71.

Envoi de l'auteur : *Au beau poète Henri Liebrecht avec ma bien vive sympathie*[7] (page 3).

Il a été tiré de cet ouvrage : 300 exemplaires sur papier bulle à la forme ; 30 exemplaires sur papier de Hollande ; tous numérotés et signés par l'auteur (page 4). S'il est bien signé, cet exemplaire n'est pas numéroté, d'autant plus que la page suivante, *Justification du tirage*, est vierge. Quant aux papiers cités (sans mention de grammage), le papier bulle à la forme est un papier ordinaire, non blanchi, mélange de pâte à papier et de chiffon, davantage destiné à la réalisation de chemise, d'enveloppes, etc. Par contre, la teinte dite bulle est parfois appliquée à certains papiers parce qu'elle est réputée moins fatigante à la lecture. La précision *à la forme* donne un sens plus précis à la qualité de ce papier puisqu'il est fabriqué à la cuve et qu'il s'agit donc d'une production spéciale : la pâte est travaillée feuille par feuille, dans des moules ayant la dimension de la feuille que l'on désire obtenir, chaque feuille étant ensuite pressée et mise à sécher. En l'occurrence, ce papier bulle a d'ailleurs une main[8] assez exceptionnelle. Quant au *Hollande*, c'est un papier de luxe, plus lisse et plus mat et qui est généralement vergé.

Justification du tirage (page 5) : ornée d'une vignette qui semble représenter une silhouette humaine, les bras levés. Remarque : le début de chacun des quatre textes est orné, sous une forme apparentée à la lettrine, d'un petit dessin où se devine une ou plusieurs silhouettes (nues ?) humaines sans signification évidente et sans rapport formel avec le texte lui-même. Il doit pourtant y avoir une intention, mais laquelle ?

Du même auteur (page 6) : voir illustration. Cette énumération de titres est classée en deux parties : *Le Peuple* et *L'Empereur*. A part *L'Affaire Capet* (cf. supra) qui a bel et bien été représentée au Théâtre des Indépendants, son édition imprimée n'est pas attestée dans les bibliographies connues, pas plus d'ailleurs que 16 autres titres cités (dont 5 pièces de théâtre), à l'exception de *La fille à Guillotin*, tragédie qui ne sera pourtant éditée qu'en 1910 !

La mention *parus, à paraître ou en préparation* que Fleischmann prend la précaution d'ajouter semble dès lors assez audacieuse voire mensongère : ou ces projets n'ont jamais été finalisés et donc édités ou, simple hypothèse, il a changé les titres… Quoi qu'il en soit, le site Internet de la Bibliothèque nationale française (Gallica) permet de relever les citations reprises dans ces mêmes pages pour *Le Massacre d'une amazone* (1904) qui cite *L'Affaire Capet* sans la précision de sa première représentation le 11 juillet 1905 ainsi que celles de *M. de Burghraeve, homme considérable* (1906) qui reprend bien cette date à propos de cette affaire Capet tout en citant la parution des *Horizons Hantés* (voir les reproductions pages suivante). Les différences sont énormes !

A l'auteur des « Loups », etc. : dédicace à Romain Rolland (page 8). Voir illustration.

Né le 29 janvier 1866 à Clamecy (Nièvre) et mort le 30 décembre 1944 à Vézelay, Romain Rolland est un passionné de peinture et de musique et il y consacrera de nombreux ouvrages (études sur l'opéra, Michel-Ange, Scarlatti, Lully, Beethoven…). Son sens de la justice et son humanisme

[7] Ecrivain belge, membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Il est né à Pera (İstanbul) le 29 juillet 1884 et mort à Bruxelles le 27 septembre 1955.

[8] La main est le grammage du papier par rapport à son épaisseur. Donc, "avoir de la main" se dit d'un papier qui, au toucher, donne une impression d'épaisseur. A poids égal, un papier plus épais est donc plus « bouffant ». A ne pas confondre avec une main de papier, laquelle vaut 25 feuilles : ainsi, une rame de papier vaut 20 mains.

l'amènent à prendre des positions très engagées en faveur de la non violence dès 1914 et il reçut d'ailleurs le Prix Nobel de littérature en 1915 pour *Au dessus de la mêlée*. Les quatre titres cités par Fleischmann sont des œuvres théâtrales : *Les Loups* (1898), drame historique et philosophique qui transpose l'affaire Dreyfus en 1793, *Le Triomphe de la raison* (1899), *Danton* (1899), tout aussi philosophique et *Le 14 juillet* (1902), un tableau historique à grand spectacle.

DU MÊME AUTEUR :

DIX-HUIT PLAQUETTES DE PROSES ET DE POÈMES (1898-1903).
LE CHANT ROYAL DES DÉCADENCES *(poèmes — sous presse).*

ROMANS

LES AMANTS DÉSHONNÊTES.
LITS DE CABOTS.
L'IMPÉRATRICE NUE.
NOS LÈVRES ..., *roman d'une tendresse.*
TON CŒUR DOULOUREUX.
L'IMPUDIQUE MAITRESSE.

THÉATRE

L'IMPÉRATOR, *un acte, en vers.*
SALOMÉ, PRINCESSE DE SANG ET DE LUXURE, *3 actes, en vers.*
JUDITH, PRINCESSE DE HAINE ET D'ORGUEIL, *3 actes, en vers.*
ANTINOUS, *4 actes, en vers.*
L'AFFAIRE CAPET, adaptation dramatique du procès de Louis XVI devant la Convention Nationale, *4 actes.*
LA LOUANGE DE NÉRON, CÉSAR ET IMPÉRATOR, *1 acte, en prose.*
LE RETOUR DES AIGLES *(Waterloo), 5 actes, en prose, avec Léon Deubel.*

BRISONS LES DIEUX, *critiques.*
A LA LANTERNE! *critiques.*

Le Massacre d'une amazone, 1904

DU MÊME AUTEUR :

QUATORZE PLAQUETTES. 1898-1905, (Poésies. Les chansons de tristesse. Impéria devant les Gladiateurs. Luxures. Cantilènes sentimentales. Six Elegies d'un pauvre jeune homme mélancolique. La chanson des sabotiers pour célébrer la semaine sainte à Nieuwkerke en Flandre. La Peinture synthétique. Le Roman historique. Petit manuel du parfait malfaiteur à l'usage des gens de lettres, de robe et d'église. Sur champ d'or. Des Glaives pour la Gloire. L'Eloge du roy. Le massacre d'une amazone. (Les plagiats de M. Jean Lorrain).

ROMANS.

M. de Burghraeve, homme considérable. (Préface de M. Jean Jullien).
Maitresse de Cabots.
Tu me plais !
Les Amants déshonnêtes.
Ton cœur douloureux (en préparation).
La Dame aux yeux cernés (en préparation).

HISTOIRE.

Les Horizons hantés. (Pages sur la Révolution. Librairie Française. Paris 1905).
Aux moissons mûres de Wagram (roman).
Le Triomphe des Charniers (sous presse).
Les Ombres sous l'Arc de Triomphe (en préparation).

THÉATRE.

L'Affaire Capet (adaptation dramatique en quatre actes, du procès de Louis XVI devant la Convention Nationale, représentée pour la première fois à Paris, sur la scène du théâtre des Indépendants, le 11 juillet 1905).

M. de Burghraeve, homme considérable, 1906

Le découpage des quatre textes :

pages 11 à 24
Page 11 :
Cent francs pour M. Danton !...
Pour Henry Perrin[9].
En page 24 : *L'Evénement, 15 septembre 1903*

pages 25 à 38
Page 25
L'affaire Capet
Pour Jehan Adès[10].
Page 38 :
21 janvier 1904.

pages 39 à 53
Page 39
« Icy l'on danse »
Pour Georges Rochegrosse[11]
Page 53 :
14 juillet 1904.

pages 55 à 71
Page 55
Deux têtes coupées
Pour Paul Jacob.
Page 71 :
Novembre 1904.

Page 72 (non numérotée) : Pontarlier – Imp. E. Thomas

Hector Fleischmann a également publié au début de l'année 1904 quatre textes sous le chapeau générique de *Les Horizons hantés* dans *L'Evénement :* ce sont *Rêverie devant la colonne (*4 mars*), Deux têtes coupées* (4 avril), *Le soleil du mort* (6 mai) *et Le silence de cette nuit* (18 juin).

Ainsi, la version éditée de *Deux têtes coupées*, la seule qui ait également été publiée dans *L'Evénement*, est datée de novembre 1904 alors que celle de la presse l'est à la date du 4 avril 1904.

Ci-après, reproduction de ces textes parus dans *L'Evénement* (Collection Willy Descy).

---

[9] Ce comédien est cité par divers journaux parisiens (cf. Gallica) entre 1861 et 1909 pour des interprétations de rôles pour la Comédie française et l'Odéon, à Paris, au théâtre antique d'Orange, aux arènes de Béziers, etc.

[10] Egalement comédien. Il est cité en même temps que le précédent, Henry-Perrin, dans le contexte de la création du *Roi Bombance*, à l'Odéon, en 1904, pièce de Marinetti (Filippo Tommaso, Alexandrie, Egypte, 1876 – Bellagio, Italie, 1944), célèbre pour son *Manifeste du Futurisme* publie le 20 février 1909 (dans Le Figaro) et qui exalte les notions de vitesse, de violence, de modernité et de futur. Sa vision esthétique le mènera jusqu'à son engagement dans le fascisme de Mussolini dont il sera un proche.

[11] Georges-Antoine Rochegrosse, né à Versailles le 2 août 1859 et mort en Algérie en 1938 est un peintre et illustrateur français, beau-fils et fils adoptif du poète Théodore de Banville avec lequel sa mère s'était remariée le 15 février 1875. Il était né du premier mariage de sa mère, Élise Marie Bourotte (1828-1904), avec Jules Jean Baptiste Rochegrosse (décédé en 1874). Il est l'auteur de la couverture de *La guillotine en 1793* publié par Fleischmann en 1908.

L'Événement 4 mars 1909.

LES HORIZONS HANTES

RÊVERIE DEVANT LA COLONNE

Austerlitz vient de faire sonner à toute volée les cloches de Paris, l'Empire tressaille de l'immense joie de la victoire et tandis que fument encore les derniers villages brûlés par les troupes, l'Empereur lance des décrets qu'il date des terres conquises, et repart vers d'autres victoires.

Semence prodigieuse, les paroles tombées des lèvres minces du Corse font se lever tour à tour au Carrousel l'Arc de triomphe où se cabrent les quadriges furieux, la Colonne de bronze, et l'autre Arc triomphal qui au-dessus de Paris émerveillé, sonore de cloches joyeuses, bruyant des armées revenues, dresse la gloire immortelle des noms glorieux sculptés dans la pierre dure.

Et l'aigle d'un coup d'aile démesuré, repart...

***

La nuit de Paris, froide, pure et silencieuse, enveloppe la Colonne de son ombre. Au lointain s'apaise la dernière rumeur nocturne de la ville endormie et l'heure devient hallucinante. Une étrange clarté détache au-dessus de la porte basse les lettres anguleuses :

NEAPOLIO-IMP-AVG
MONVMENTVM. BELLI. GERMANICI
ANNO. MDCCCV
TRIMESTRI. SPATO. DVCTV.SVO
PROFLIGATI
EX. ÆRE. CAPTO
GLORIÆ. EXERCITVS. MAXIMI. DICAVIT

Il semble maintenant que sur l'horizon hanté de la nuit le bronze colossal s'anime, que les quatre aigles dédaigneux et superbes éployant leurs ailes aux quatre coins du socle, se dressent, que tout l'Empire s'évoque ce soir dans le silence paisible et la solitude de la grande place où veillent les paupières sombres des fenêtres. Un vent âpre gonfle le manteau du César romain dressé au faîte, les armements, les habillements, les équipements de bronze des quatre faces du socle revivent, des formes confuses, vagues, effacées dans la nuit apparaissent, une rumeur monte, s'enfle et grandit, la place est sonore maintenant de sourds roulements, de cris, d'appels, de clairons et de tambours... et Paris s'éclaire au loin de lueurs rouges. Un frisson secoue le bronze qu'anime une étrange vie. Une clameur démesurée monte, les yeux s'effarent... hallucination ! hallucination !... la Colonne disperse par les rues et les places, les légions où flottent les drapeaux aux aigles d'or. L'Empire ! L'Empire ! le tumulte hurle et s'éperd, ce n'est plus la nuit, mais le plus beau des jours de messidor. Une moisson d'acier se lève sur la place. Les cloches de Notre-Dame dominent tous les bourdons, la voix imprescriptible des temps clame des noms, des années, tout revit, ce soir, cette nuit effarante : mille huit cent onze, une acclamation, mille huit cent quinze, une rafale où le tonnerre des canons s'étouffe sous le râle immense des mourants. Ah ! cette vision formidable ! Des plaines, des plaines sans fin, un refrain du *Chant du départ* et une voix qui répond :

Ah ! qu'on est fier d'être Français
Quand on regarde la Colonne !

Et la nuit opaque et lourde s'éclaire soudain des deux phares immenses : Notre-Dame où flamboie la torche de Dieu et la Colonne où tournoie au vent la flamme du flambeau de l'Empereur. Et des drapeaux, des drapeaux encore, inclinés, hauts, fiers, droits, hachés, troués, rouges, des aigles d'or qui ouvrent au haut des hampes l'écartement rayonnant de leurs ailes puissantes, un soleil sur une plaine, des palais en feu dans des neiges, une pluie hurlante de boulets qui labourent le terrain, des canons embourbés, des fossés où le glouglou d'un jet rouge accompagne un tonnerre rythmé au loin par des musiques, un vol d'oiseaux noirs dans un ciel de désastre, des chevaux éventrés, des s...

dats broyés, un monticule, un cheval immobile, un homme calme et impassible, une voix nette, brève, sèche : « Soldats, je suis content de vous... »

Grave et sereine une femme écrit : Marengo, Lodi, Iéna, Eylau, Arcole, Mondovi, les Pyramides, Wagram, Rivoli, Friedland, la Moskova, Austerlitz, met deux dates : 1769-1821, et tourne son regard clair vers l'avenir. Des armées passent sous le grand casque ou le kolbach, les fusils serrés comme des épis monstrueux en un vaste champ et des statues regardent défiler les rangs. On met un nom sur leurs faces et le nom résonne comme un sonore clairon : Junot, duc d'Abrantès, Savary, duc de Rovigo, Lefebvre, duc de Dantzig, Lannes, Augereau, Bernadotte, Kellermann, Masséna, Berthier, Moncey, Brune, Serrurier, Pérignon, Ney, Mortier, Jourdan, Davout... Flots d'une mer houleuse, les bataillons passent toujours, grenadiers, vélites, légionnaires, pailles fragiles que le grand vent des batailles couche, un crépuscule livide, plein de fumées d'incendies et de clameurs, au revers d'un fossé fleuri de violettes, dans un champ où butinent des abeilles, avec un trou dans la poitrine...

***

La Colonne tournoie dans le soir. Comme un essaim joyeux les vers de Hugo montent autour d'elle. Une acclamation furieuse salue sur le pavé la chute du César tenant dans sa main la victoire ailée. Les aigles s'abattent brisées. Un drapeau blanc fleurdelysé bat mollement dans l'air attiédi. Au trot des berlines poussiéreuses, des rois entrent dans Paris, s'arrêtent devant la Colonne... Et les Cosaques, les Prussiens, les Russes, hurlent devant sa gloire le nom de leurs défaites, leurs désastres, leurs morts, leurs villes violées, brûlées, saccagées... Le César en toge romaine gît dans le ruisseau où fut jadis jetée l'effigie de Louis XIV. Et les aigles bicéphales, les aigles ennemies emprisonnées dans le métal dur du socle, battent de l'aile, éperdûment joyeuses.

Des *Carmagnoles* hurlent, les maréchaux s'exilent, une voix chante dans une cave parmi la fumée des pipes :

Avec eux la gloire s'exile,
Osa-t-on dire des proscrits.
Et chacun, vers le Champ d'asile,
Tournait ses regards attendris ;
Malgré les rigueurs de Bellone
La gloire ne peut s'exiler
Tant qu'en France on verra briller
Des noms gravés sur la Colonne !

Et voici que lentement tout s'efface et recule lointainement. Une brume flotte, le paysage a des teintes d'estampe allemande. Un château pompeux, un parc d'automne où les feuilles mortes tombent silencieusement, des airs de Schubert, un jeune homme blond et mince qui se promène à pas lents sous les ramures noires et regarde, en toussant, le sol bien ratissé des allées... Autre vision : le jeune homme blond dans sa chambre, courbé sur des livres lourds, se lève, lassé, triste et mélancolique, ouvre des brochures souvent feuilletées et d'une voix désespérée récite :

O, monument vengeur, trophée indélébile,
Bronze qui, tournoyant sur ta base immobile,
Semble porter aux nues ta gloire et ton néant,
Et de tout ce qu'a fait une main colossale,
Seul, est resté debout, ruine triomphale
De l'édifice du géant...

***

Il ajoute à voix basse :

— Il y a une rime... pauvre enfant...

Puis écoute sonner vers la ville un glas monotone et dit :

— Oui...

Et la colonne monte, se profile sur l'horizon hanté de la nuit de Paris, froide, pure et calme, avec son César de bronze qui regarde implacablement le ciel tourmenté...

Hector FLEISCHMANN

L'Événement 4 août 1904

LES HORIZONS HANTES

Deux têtes coupées

Il fut une époque où j'étais romantique. Les gilets de M. Théophile Gautier me semblèrent constituer l'élégance la plus noble du monde et les hautes cravates en soie noire, à triple tour, que porta en Autriche, sous les feuillages d'automne de Schoënbrum, Son Altesse le duc de Reichstadt, eurent toutes mes faveurs. L'ombre plaintive d'Elvire, errante aux bords des lacs nocturnes, charma souvente fois la solitude de mes promenades et M. de Châteaubriand qui eut pour tombeau le fruste et rude rocher que la mer retentissante bat à Saint-Malo, jouit fort longtemps de la plus fidèle de mes admirations. Je me souvins devant certains horizons d'or roux des vers de M. le comte de Vigny et selon ma satisfaction les cors lointains pleurèrent tristement au fond des bois, comme dans les drames héroïques de M. Victor Hugo. Temps heureux ! Je vous portais, ô redingotes serrées à la taille, et à collet de velours lisse qu'illustra M. Royer-Collard ! Je vous estimais, hauts talons de mes escarpins et j'eus des joies devant les miroirs où de minces silhouettes se réfléchirent coiffées du chapeau à larges ailes « *boulevart de Gand !* » Pour harmoniser cette passion mil huit cent trente à mes rêves, je jugeai intéressantes les promenades à Versailles, dans ce parc pompeux et royal où à l'heure crépusculaire l'ombre du Grand Roy s'en vient voir l'agonie pourpre des soleils vers Marly.

***

Ces promenades me furent utiles. J'y acquis de précieux enseignements et j'y jugeai dans leur décor ancien les ombres du passé. J'apportais dans ces errances au long des boulingrins, sous les ifs harmonieusement taillés et près des charmilles fraîches, une tendre affection de respect et de pitié pour cette reine blonde et blanche partie de ce parc magnifique un matin blême et hagard pour s'en aller vers la ville où hurlaient les tocsins et les tambours de l'émeute populaire. Sa grâce royale et féminine m'apparaissait ici atténuée et pâlie au fond lointain des années et le pieux souvenir du jeune homme mélancolique l'évoquait ici aux temps heureux des pastorales et des bergeries de M. de Florian. Longtemps je m'enivrai de ces songeries vaines et puérilles et au reflet moiré des bassins jonchés de feuilles mortes, je cherchai le profil vague et perdu de Marie-Antoinette...

J'ai trop regardé le miroir impassible des bassins. J'y ai trop longtemps cherché ce profil net et précis de la reine de 93 et un soir d'automne, c'est une horrible et effarante vision que j'y trouvai.

Le ciel de ce soir-là était singulièrement pourpre. Les flammes éteintes des soleils moribonds y traînaient leurs derniers reflets expirants et des bandes jaunes et vertes s'apâlisaient dans la houle tourmentée des nuages. Le vent de l'automne et du soir pliait les ifs et des saules pleuraient leurs feuilles mortes dans l'eau ridée du bassin où ma rêverie m'avait arrêté. La tombée de chaque feuille élargissait dans l'eau des cercles réguliers et tremblants qui lentement s'en venaient mourir au bord de marbre rongé de mousse. La hantise de cette eau verte et silencieuse entra en moi. Je me penchai sur le miroir terni du flot calme et une indicible horreur me cloua là dans le crépuscule vert et or du parc pompeux et royal...

Sur la vase lourde et noire du fond du bassin, deux têtes blêmes avaient roulé Des herbes marines, souples et grêles, ondoyaient lentement autour d'elles et me penchant davantage sur l'eau claire je vis un cou mince, tranché net, et un cou plus gras, avec ses plis lourds, tranché aussi nettement que l'autre. Le flot mouvait, faisait osciller doucement les deux têtes coupées et les regardant plus fixement, je vis que sous leurs chairs pourries les

vers grouillaient en plaques noires. Les os des pommettes crevaient ses joues et dans les bouches noires, pleines de vase, riaient des dents jaunes et verdâtres. Ces pitoyables et affreuses charognes ouvraient là au fond du bassin, sous les feuilles mortes, l'épouvantable ricanement de leur rire d'outre-tombe. Dans l'horrible terreur de cette vision, le souvenir d'anciennes estampes me revint à la mémoire. Cette tête au cou mince et d'une ligne pure, je le reconnus avec horreur. Cette tête porta les coiffures hautes et compliquées, ces cheveux, un léger nuage d'odorante poudre flotta sur eux, cette face des mouches assassines l'agrémentèrent, en amoindrirent la hautaine fierté, et ce front calme où rampait en cette heure une bête visqueuse et immonde, connut le pli d'angoisse et de désespoir du jour fatal où la charette roula parmi les huées et les cris vers la grande place froide où la hideuse machine élevait ses bras raides et expiatoires...

Je reconnus cette tête de Marie-Antoinette sous l'eau verte du bassin et au cou gras je reconnus l'autre tête, la tête de Louis XVI. Les yeux de celle-là étaient clos. Des narines un mince filet pourpre dégouttait vers les lèvres épaisses et fortes, vers les dents solides où une herbe flottante mettait sa glauque bavure...

En vérité, j'avais trop longtemps regardé le miroir terni des bassins et j'y avais retrouvé le profil royal de 93.

C'est dans le décor harmonieux et légendaire que j'ai recommencé le procès de Marie-Antoinette. C'est là devant ces horizons historiques et hantés où les Trianons élevaient leurs façades, graves et majestueuses, où la ligne sévère du palais barrait le ciel, que j'ai jugé l'attitude de la « *femme Capet* » devant la nation. Ah ! romantisme de mes vingt ans, cravates chères à Son Altesse le duc de Reichstadt, redingotes de M. Royer-Collard, boulevart de Gand, que je vous reconnus vains, puérils et inutiles devant cette heure rouge et tragique de l'Histoire ! Comme vous m'êtes apparues lointaines et effacées, chères tendresses élégiaques et romantiques de mon adolescence grave et pensive, devant le spectacle terrifiant de ces deux têtes coupées, jetées par la main de 93 dans le bassin royal de ce Versailles d'automne et de souvenir !

Le jugement de Marie-Antoinette...

J'ai compris ici que cette femme mérita le supplice expiatoire que lui réserva la Révolution. Saint-Just disant : *La Reine a dit que rien ne lui ferait courber la tête* et Robespierre répondant : *On la lui coupera !* expriment une grande et juste vérité. Certes ce n'est point pour cette phrase nette et brève qui tombe comme un couperet que je voudrais voir s'élever au cœur de Paris l'airain que la France doit à l'Incorruptible où qu'il me plairait de voir fixer une plaque « *In mémoriam* » sur la maison numéro 8 de la rue Saint-Hyacinthe, à Paris, mais j'admire la phrase et ne plains point Marie-Antoinette. Cette femme étrangère qui n'eut rien en elle du caractère français, ni par l'éducation, ni par la race, resta toujours une étrangère. Elle ignora par quoi le peuple qui vénéra Saint-Louis et acclama Henri IV, se conquiert, comment se gagne ce grand cœur fraternel du peuple de Paris. « *La femme Capet* » devant la France fut d'une insolence extrême. C'est elle qui tua la monarchie et Louis XVI est sa victime. Sa morgue, son dédain, son mépris, firent en réalité tomber le couteau vengeur sur le cou de la monarchie. Et si le sang de tous les massacrés, de tous les fusillés, de tous les assassinés, de tous les égorgés, de 89 et de 93 crie vengeance vers quelqu'un, c'est assurément vers l'Autrichienne en qui le cataclysme déchaîné et le furieux ouragan révolutionnaire trouvent leur origine. Elle eut l'insolence des aristocrates, la morgue hautaine, fière et insupportable des individus des classes supérieures, ayant conservé toutes les tares anciennes de leur race.

Il me plaît d'ignorer la vie privée de cette femme, qui, si, M. de Fersen ne fut pas son amant, fit tout pour le laisser croire, je ne veux que considérer son attitude devant la Nation, son attitude publique devant le peuple. Cette

L'Événement 6 mai 1904.

attitude qui tient à la fois du défi et de la provocation est révoltante. S'il est une tête coupée peu digne de larmes dans les journées rouges de 93 c'est assurément celle de cette reine autrichienne qu'on peut, j'aime à le croire, plaindre comme femme, mais pour laquelle, comme souveraine, il faut ratifier le terrible jugement du Tribunal révolutionnaire, et il faut ratifier ce jugement qui frappa un ennemi public.

Tout autre est le roi. Louis XVI fut un roi imbécile et bon et on comprend assez mal tout le pompeux et émouvant appareil dont s'entoura cette grande Convention nationale pour citer à sa barre cet inconscient et ce gros mangeur. C'était d'ailleurs un sort fatal et prévu pour l'homme qui fit manquer l'équipée de Varennes de par son appétit immodéré des victuailles les plus diverses. Son teint fleuri et sa graisse le doivent rendre de prime abord antipathique. A considérer son rôle de plus près on apprend à mieux apprécier la parfaite inconscience de ce beau et grand gastronome et on se sent pris d'une pitié mélangée de mépris. Que Louis XVI fut une victime soit, mais je l'ai dit plus haut, une victime de l'insolente Marie-Antoinette, une victime bien peu intéressante mais nécessaire à l'édification du monument social de la Révolution. Il est plaisant de voir d'aucuns s'extasier aujourd'hui devant la *dignité* et la *noblesse* de ce dernier des bourgeois — après ce cuistre de Louis-Philippe — moins élégant et moins fin que le dernier de ses Suisses. Roi, il joua au forgeron, forgeron il aurait été fort mauvais ouvrier et il aurait assurément pas songé à singer le monarque du Louvre. C'est la seule et facile philosophie qu'il convient de tirer de cette rouge histoire et de la mort de ce piètre héros.

***

Ainsi, d'une âme rude, sans doute, et sévère je jugeai ces deux têtes coupées que mon esprit halluciné découvrit au fond vaseux du morne et royal bassin où les ifs de Versailles pleuraient leurs dernières feuilles au vent de l'automne et du souvenir...

Hector FLEISCHMANN.

LES HORIZONS HANTÉS

Le Soleil du Mort

5 mai 1904.

Je viens de descendre aujourd'hui, à l'heure où on revient du Bois, l'avenue des Champs-Elysées. Un radieux printemps accrochait la lueur verte des mille et mille feuilles aux arbres de la Voie-Sacrée de Paris, et sur le ciel doucement nuancé de bleu, les fines branches des cimes s'accusaient nettes, comme des cerisiers sur des estampes japonaises.

Une vie élégante et fiévreuse animait à cette heure l'avenue. Brillantes, vives et légères, des voitures passaient, emmenant vers les *five o'clock tea* mondains de jeunes femmes dont le visage est plus beau que l'âme. Des messieurs corrects, ornés de claires fleurs printanières à la boutonnière, descendaient lentement les Champs-Elysées. Des enfants, déjà graves, jouaient dans l'ombre des platanes. Cinq heures sonnèrent. Un extraordinaire soleil incendiait le ciel. L'isolement dans la foule me plait. Je marchais sous les arbres, parmi les enfants. Un ballon preste et léger bondit devant moi, roula, disparut. Je pris le milieu de l'avenue. L'éclatant soleil de ce jour admirable descendait vers l'Arc-de-Triomphe. Il le dominait en ce moment, ornant son faîte neuf de frénétiques quadriges, comme une splendide couronne d'or jaune, rayé de rouge. Je marchai plus lentement, avec devant mes yeux le spectacle du soleil couchant.

L'orbe lumineux descendait lentement sur le monument impérial, au milieu de légers nuages courant vers l'Occident en flocons blancs et gris. Devant moi l'arc triomphal grandissait, érigeait ses lourdes assises, ouvrait sur un ciel immobile son porche béant. Et voici que le soleil s'y encadra, remplit l'horizon ouvert par la porte géante d'une lueur éclatante et folle, incendia les

murs de coulées d'or en fusion et tendit comme un immense voile de feu sur le monument. Le groupe de Rude s'anima, grandit. La déesse au bonnet rouge exhaussa son clairon d'appel, les bras se raidirent, se tendirent désespérément et une immense rumeur, sourde et profonde s'éleva de l'Arc de Triomphe embrasé de soleil. Une marchande offrit :

— « Achetez-moi mes violettes, monsieur...

Quelqu'un passant, me dit :

— « 5 mai, c'est aujourd'hui que l'Empereur est mort... »

***

Alors je compris l'adieu suprême de ce soleil du mort, de ce soleil du souvenir que le Destin ramène chaque année, au jour où dans l'Ile, le Vent de l'au-delà éteignit le grand flambeau, derrière l'Arc de Triomphe qui perpétue à travers les ans la gloire rouge de l'Empire.

Et tandis que mourait l'astre aux confins reculés des horizons, la brève vision m'apparut de quelques autres soirs, de quelques autres crépuscules où le même soleil ceignait les mêmes flaques d'or entre les branches des arbres. Je vis d'autres cieux, d'autres terres, d'autres villes, une chambre pompeuse, où traînaient des odeurs fades d'herbes médicinales et le parfum persistant de violettes sèchées. Un jeune homme criait dans le silence auprès d'un vieillard respectueux, bégayant : « Altesse... Altesse... » Je vis ce Schoënbrunn d'automne, le parc vide, le soleil moribond au-dessus des bassins les allées où paradent aujourd'hui les beaux régiments luisants. Puis, confus, brouillés, vagues, hallucinés, d'autres soirs se dressent avec, à l'horizon, la lente agonie de leurs livides soleils déchiquetés dans le ciel houleux, en désordre.

C'est une nuit opaque, lourde. Des canons roulent dans la boue des chemins, des pluies détrempent la route, des régiments silencieux défilent interminablement par les labours défoncés et au-dessus d'eux, soies roulées, hampes dressées les aigles d'or ternies, ouvrent leur vol impassible. Le manteau au menton les généraux suivent, précédent, dans l'ordre fatal qui les couchera demain au talus des ravins, dans les champs en fondrières, au coin des fermes brûlées, hachées, déchiquetées et fumantes. Une tente est dressée à la hâte, quelque part, n'importe où, sur des bottes de paille qui sentent l'étable fraîche. Une table, des papiers déployés, des cartes, un front pensif qui se courbe sur des plans minutieux, le silence, le vaste silence des camps engourdis, ensommeillés et la légère spirale de la bougie qui tournoie au vent léger de la nuit de pluie, le silence... le silence... le silence...

Pourtant le front penché se relève, et la lumière accuse les méplats de la face glabre de l'Empereur. De nocturnes et lumineuses visiteuses entrent, soulevant les tentures, et voici qu'elles se dressent devant lui auréolées et triomphales. Elles ne parlent pas, mais l'une lui tend le sphynx d'or dont il comprit aux sables égyptiens le fatidique symbole, et la visiteuse est brune, hâlée, ses yeux ont le sombre éclat des reines anciennes des dynasties pharaoniques.

Une autre s'élève, ailée, claire, offrant une brassée d'étendards troués et lacérés, et trois couronnes, autre symbole des trois empereurs vaincus le jour où le soleil se leva à la voix de l'Empereur. Et les visiteuses se pressent, encombrent la tente, apparaissent au nocturne travailleur en légions pressées, serrées, innombrables, et dans le vaste silence de la nuit apaisée, elles crient enfin leur nom, d'une voix vibrante et sonore comme un beau clairon de bataille : Austerlitz, Wagram, Lodi, les Pyramides, Rivoli, Friedland, Arcole, Eylau !

Et les Victoires ailées entourent d'un vol lumineux l'homme glabre dont le poing s'appuie ferme et lourd sur la carte. Il va se dresser, joyeux, triomphant, pour crier...

Mais une main sèche, noire, maigre, écarte les plis des tentures. Le camp apparaît avec ses feux mourants, ses sentinelles debout dans la vague ténèbre, et l'horizon brûlant, incendié, d'une rougeur de vengeresse aurore. Des

croix dressent dans le ciel en démence leurs triples bras sur des Kremlins qui s'écroulent, des palais flambent comme des torches devant une plaine blanche, horriblement, farouchement blanche, où cheminent des soldats affamés drapés, roulés dans de fastueuses étoffes byzantines ravies aux métropoles saintes de la ville des tzars. Et l'Empereur halluciné, regarde, les lèvres serrées, livide, une moiteur aux tempes. Il est seul dans la nuit, la sentinelle veille près de la tente, la bougie vire toujours au vent mouillé et l'aube se lève pâle à l'horizon. A cette même heure, un bal s'achève, des cris d'alarme hurlent sous les fenêtres, les danseurs déserient les lumineux salons et un officier anglais, blond, jeune, souriant, s'effare :

— Le bal ? Eh bien ! notre bal ?...

Et Wallington, répond :

— Le bal, c'est demain !

Demain, c'est Waterloo.

Euripide, Sophocle, Eschyle n'ont pas rêvé un spectacle pareil. Prométhée, enchaîné au haut de son rocher et dévoré par le « *chien ailé de Zeus* » n'est pas comparable à celui de l'homme en redingote mince qui apparaît, au haut du ponton anglais en rade de Portsmouth, devant la mer couverte de barques, et qui, grave, immobile, vaincu et titanesque, contemple ce peuple aux rivages duquel le Destin a précipité l'aigle impériale.

Quelle tragédie antique peut faire imaginer la petite chambre basse de l'Ile-Sacrée, au soir du 5 mai 1821 ? L'Homme dort dans la couche étroite, seul, abominablement seul. Sur la cheminée, un buste blanc sourit, d'un sourire d'enfant heureux : le roi de Rome. C'est encore lui, le tendre enfant blond qui chevauche, un doux agneau dans un calme paysage qui enclôt un cadre aux ors déteints. Le lustre de cristallerie anglaise laisse charbonner ses bougies. Aux volets fermés se lamente le vent de la mer où le navire attendu n'est jamais apparu. Et c'est le même silence du soir où les victoires apparurent, c'est le même silence, car une autre visiteuse est entrée, s'est mise au chevet bas de l'Homme, et a mis sa froide paume sur les prunelles lasses. Il n'y a plus dans la nuit que du vent, toujours le vent, le même vent qui apportait jadis, avec le vol des aigles, la retentissante clameur des Austerlitz sous leur formidable soleil...

Et ce soleil meurt aujourd'hui derrière l'Arc-de-Triomphe, dans la nappe rouge d'une splendide agonie, dans le ciel où s'échevêle la paisible déroute de calmes nuages très légers...

Hector FLEISCHMANN.

L'Événement 18 Juin 190

LES HORIZONS HANTÉS

Le Silence de cette nuit

18 Juin... Waterloo.

Calendriers.

Ce soir terrible, fatal et épique est tombé. Un paysage sinistre, halluciné, avec des ravins pleins de cadavres écrasés, avec des plaines jonchées de morts, et des bois remplis de blessés hurlants, a vu cette chose unique depuis les chocs des armées antiques, victorieuses à Salamine ou écrasées aux Thermopyles. Un matin s'est levé, brumeux, noyé de pluie, ayant debout à l'horizon immense la colossale statue d'un homme grave, taciturne, dominant des armées pleines de force et de vie, debout parmi des aigles cent fois victorieuses, acclamé, adoré, ayant pour lui la religion de ses peuples et la force de ses soldats, et ce même jour a vu cet homme seul parmi les morts de la plaine, marchant courbé sous l'inexorable pluie, dans le champ de sa déroute, tandis que par les routes,

pêle-mêle, héroïque et effrayant, roulait ce qui restait des escadrons, des régiments et des escadrons, avec des tronçons de drapeaux et des débris de canons, vaste flot hurlant poussé par un effroyable cataclysme vers la Patrie. Et cet homme, debout dans le champ de la mort, sans escorte, sans garde, n'entendait pas au loin le bruit de cette marée humaine, ne voyait pas la plaine immense pleine d'horreur et de ténèbre, mais fixait un point du ciel, un pan de cette houleuse et tragique chevauchée de nuages où en d'autres soirs une lueur avait lui. Mais le ciel en déroute coulait dans la vaste coupe de l'horizon avec ses nuages déchiquetés, tordus, échevelés, et la place où veilla jadis l'étoile heureuse devant le sphynx des plaines pharaoniques, était vide.

L'Empereur comprit que l'étoile était morte. Un cheval errait à l'aventure dans le champ : il prit la bride et marcha vers son destin.

Devant lui, par les routes, dans les ravins, à travers les labours, la déroute hurlante se précipitait, dégringolait les talus, franchissait les ruisseaux, abandonnait caissons, armes, bagages, fourgons, mais religieuse dans son épouvante portait comme un ostensoir les aigles sauvées du désastre, et criait éperdue par les chemins : Place au drapeau !

De la terre ennemie elle rapportait vers la Patrie la loque déchirée et boueuse où frissonnait l'or des anciennes victoires.

***

Waterloo touche à la grandeur des tragédies antiques. Quel Sophocle, quel Euripide, quel Eschyle eut rêvé pareil désastre après une pareille vie ? Quatre-vingt neuf ans ont passé aujourd'hui sur cette chose et la même attention des peuples est fixée sur ce coin inconnu et célèbre de la terre où le sort permit cette défaite.

Tenir dans sa main hardie et forte la victoire, sentir la déesse au casque guerrier se cabrer, se révolter, la serrer plus fort, la tenir vaincue et soumise, avoir connu cette joie surhumaine de commander à l'ordre des choses, renverser, arrêter, changer des lois séculaires, puis un jour avoir la sensation d'une terre molle et perfide sous son talon, sentir l'enfoncement dans l'irrémédiable, la chute absurde et colossale, la victoire s'échapper, frémissante du viol, passer devant soi et rejoindre l'adversaire, c'est là un spectacle inouï, ridicule et colossal. Waterloo pour Napoléon c'est un rocher battu par le flot marin, c'est une île où les nautonniers des temps heureux n'aborderont plus, c'est Prométhée vaincu, enchaîné encore une fois, un Prométhée que rien ne délivrera, qui se lève d'un effort surhumain pour chasser... qui ?... « *le chien ailé de Zeus ?* », le vautour sacré ?... Les dieux antiques eurent droit à ce châtiment démesuré, le dieu de ce siècle eut droit au chacal. Waterloo pour Napoléon, c'est le Destin disant : Non !

Pour les Anglais, Waterloo c'est une gare fumeuse à Londres.

***

S'imaginer cette bataille c'est s'halluciner, se transporter silencieux, spectateur muet, dans le tonnerre et l'orage. Ce spectateur exista, il fut sinon silencieux, du moins muet, tenace, fatidique et grand.

Bonaparte ne sourcillant pas dans ce combat, combinant pendant que l'armée reculait ou avançait, réfléchissant dans le tumulte, sourd aux quatre clairons vengeurs hurlants aux quatre coins de l'horizon, ce Bonaparte est admirable. Le mot est trop mesquin encore, ce Bonaparte n'existe déjà plus. Il a un pied dans l'au-delà des choses humaines. Il ne voit pas l'écroulement des cuirassiers de Milhaud, mais il répare la catastrophe imprévue, il n'entend pas les « *Pour charger... Au galop !* » des escadrons français, ni les « *Up, guards, and at them !* » *(Debout gardes, et à eux !)* de Wellington, il est aveugle, sourd, muet, mais il tient la victoire en sa main. Avant le choc il a tout prévu... hormis l'imprévu, et c'est ce qui fait cet homme taciturne si grand dans l'épouvante générale.

Ces choses démesurées ne le retiennent pas, du moins en apparence, mais le râle d'une voix contre le remblai d'une route : « *Ce n'est rien camarades ! En avant ! et vive l'Empereur !* » lui fait dresser la tête. Il interroge Soult, et le duc de Dalmatie, se penchant sur l'encolure de son cheval : « *C'est un sergent, Sire.* » Et l'Empereur : « *Qu'a-t-il ?* — « *Les deux jambes broyées par un boulet* » répond Soult. Et pensif, l'Empereur braque sa lunette. Au loin Ney boueux, écumant, en loques, recule.

Du haut du monticule défoncé Napoléon domine la garde dont les rangs s'étagent et s'allongent immobiles au loin. Les vieux de la vieille ont reconnu le petit chapeau noir rabattu sur les yeux, l'uniforme vert dont les revers blancs cachent la plaque d'or et d'émail, et la petite redingote sous laquelle bouffent les grosses épaulettes. Comme une large tache pourpre l'angle du cordon de la Légion d'honneur saigne sous le gilet, ils ont reconnu la housse du cheval blanc, la housse fameuse frappée aux quatre coins de sa pourpre de l'N triomphal avec les aigles et leurs voix dispersent dans le vent le « *Vive l'Empereur* » dont le tonnerre grondant couvre celui des batteries de « *l'iron-duke* ». Napoléon semble et ne rien voir et ne rien entendre toujours.

Le joli échiquier qu'il se plaisait à indiquer le matin à Soult est devenu un charnier. Tout tourbillonne dans la vaste mêlée vociférante dans les vallons, sur les versants de la colline, dans la plaine, aux colbacks à flamme qui bondissent s'oppose l'infanterie noire de Brunswick, les sabretaches, les gibernes à grenades, les dolmans des hussards, les buffleteries croisées, le casque de cuir à bandes de cuivre et à crinières de crin rouge des chevaux-légers hanovriens, les grandes guêtres blanches des grenadiers et les bottes rouges aux innombrables plis, tout se confond se heurte, jonche le champ où le soleil oblique va se coucher pourpre et mortuaire dans le désastre d'or broyé de l'horizon. Et les clameurs, les hurlements, les cris désespérés, les râles rauques, effrayants, démesurés, montent toujours parmi le carnage. Cependant l'Empereur réfléchit. Peu à peu tout croule.

Le vaste et admirable plan se déchiquette morceau par morceau. L'ennemi n'est pas coupé en deux. Wellington n'est pas rejetté sur Hal, le centre des alliés n'est pas enfoncé, il ne saisira pas Bruxelles...et Blücher et les mille baïonnettes de ses régiments se profilent sur le ciel en deuil de ce soir de désastre.

Tout après le grand moment de géniale lucidité devient rêve et vision. Rêve la vieille garde mettant l'arme au bras et défilant en répétant : *Vive l'Empereur*, rêve les strophes héroïques du *Veillons au salut de l'Empire* que répètent les musiques des régiments, vision que l'ouragan de fer s'abattant soudain au-delà des lignes, mais réalité suprême pour ceux qui vont mourir, que l'homme en petite redingote grise qui dresse sur les étriers du cheval blanc immobile, salue ses régiments qui s'en vont...

Et les heures comme des siècles pèsent sur la nuque du Vaincu du Destin. La nuit tombe, les dernières bouches à feu vomissent leurs jets rouges dans des hurlements épouvantables et de retentissants tonnerres, d'instant en instant une voix grave commande au centre des carrés, parmi la fusillade : « *Serrez vos rangs, grenadiers !* » Un unique tambour, un pauvre tambour solitaire bat au cœur des régiments écroulés, une suprême grenadière. Une voix désespérée hurle : « *A moi, chasseurs, sauvons l'aigle ou mourrons près* tions d'un grand cadavre les remous de *d'elle !* ». Comme les derni'res palpita- la bataille finissante font osciller les rangs. Un à un les corps tombent, cassés en deux, la face en terre.

Dans le trou fait au rang une gueule de fusil s'avance, un nouveau jet continue son sifflement sourd, la vieille garde entre en agonie. Derrière elle, autour d'elle, devant elle la débâcle commence et clame. Battue par le flot grondant elle résiste, car celle qui fut à Wagram, qui vit se lever le soleil à Austerlitz doit voir l'astre se coucher et mourir à Mont-Saint-Jean.

Ceux des champs de Marengo peuvent tomber aux plaines de Waterloo. Et l'officier inconnu et obscur, qui sans chapeau avec une épée qui n'est pas sienne, commande aux derniers bataillons peut jeter le « *Merde !* » héroïque que Colville dédaigne et que l'Histoire recueille. Cet-

le garde qui meurt en ne se rendant pas connaît ici les nouvelles Termopyles que le siècle de Napoléon oppose à l'épopée athénienne. Le commandement : « *La garde aû feu !* » fut « *La garde à la mort !* » Chacun eut son partage. Les inconnus la terre grasse du champ détrempé, le repos dans le charnier commun sous la belle moisson des seigles, Wellington des médailles et une statue, l'Empereur l'Histoire et Waterloo un petit lion mesquin et ridicule qui agite bravement une queue sans majesté.

Nous avons dit ce que les Anglais firent encore à Londres de Waterloo. Sur ce nom de victoire absurde, les trains à marchandises emportent des colis et les trains à voyageurs des gens paisibles qui vont goûter la fraîcheur dominicale des *cottages* de banlieue. N'oublions pas ceux qui eurent une plaque dans l'église humide et triste de ce lieu où un siècle à peine commencé a pu dire : *J'ai vécu*, et mourir ensuite.

***

Je rêve au silence de cette nuit-là. Je ne veux songer ni au Wellington mince, glabre, froid, solennel et victorieux, rédigeant calmement son triomphal bulletin, ni à Blücher hâchant et sabrant la déroute, galopant vers la frontière, ni à Colville mitraillant et fusillant Cambronne inconnu et les grenadiers anonymes, ni à Napoléon hagard et sinistre, penché sur cet ossuaire où mourait l'Empire, je veux rêver au silence de cette nuit-là. Je l'imagine horrible. Les canons s'étant tus, les blessés durent crier.

Ah ! comme je l'entends cette voix du champ de bataille avec ses râles rauques au fond des gorges sèches, ses appels désespérés, comme je les vois ce corps étendus sous une lune roulant, éperdue dans le ciel dévasté, ces cadavres troués, lacérés, hachés, hideux, épouvantables, sinistres, affreux, horribles, avec leurs plaies béantes, leurs yeux crevés, leurs bouches sans dents pleines de terre boueuse, leurs bras sans mains, leurs troncs sans jambes, les fronts éclatés, les narines arrachées, comme je le vois dans la nuit ce colossal et atroce charnier sur lequel monte l'aigle impériale au large battement de ses ailes déployées.

Et une brève vision me montre Napoléon blême et hagard, se bouchant les oreilles, fermant les yeux, fuyant éperdu, pour ne plus entendre le gigantesque râle de tous ceux là fauchés par la mitraille et couchés parmi les blés arrachés et brûlés de ce champ où riait Juin avec ses oiseaux et ses fleurs.

***

Pendant ce temps, l'Europe apaisée reprenait haleine, l'invasion crachait ses Cosaques barbus et hideux sur Paris et violait la ville suprême, un enfant blond de quatre ans dormait paisiblement à Schoënbrunn, et, prenant des glaces, usant de tabac belge, S. M. Louis XVIII, ce sinistre gredin, régnait sur la France et la Navarre... à Gand.

Hector FLEISCHMANN.

QUARANTE ET UN ANS AP

Paris au lendemain de la Déclaration de guerre

Quarante et un ans déjà !... Le souvenir s'estompe et s'efface dans les brumes lointaines du passé. Un demi-siècle presque a neigé en cendre grise sur cet autrefois enflammé et électrique. La déclaration de guerre de 1870 ! Combien peu, aujourd'hui, en ont les détails à la mémoire sinon la fièvre vivante au cœur ? Quoique l'avenir qui se prépare puisse être considéré de la manière la plus rassurante, quoiqu'il paraisse, presque avec

Critique littéraire

J'ai émis une opinion sur le style d'Hector Fleischmann dans mon livre sur *La colonne Victor Hugo*[12] (page 89) : *… ce style qui nous paraît, aujourd'hui, ampoulé, pompeux, emphatique voire déclamatoire. Quand il écrit, on sent qu'il s'écoute parler…* et je ne change pas d'avis.

Je n'avais lu, jusqu'à présent, que tous ses discours et tous les textes relatifs à Waterloo (Hougoumont, l'ossuaire, la colonne Victor Hugo, etc.) et consulté, à l'écran, l'un ou l'autre de ses ouvrages et mon opinion n'avait pas varié. Les archives de Jean-Jacques Fleischman[13] m'avaient permis de lire *M. de Burghraeve, homme considérable* publié en feuilleton, petite œuvre que j'avais apprécié pour son caractère autobiographique, une certaine simplicité de style et, surtout, pour l'irruption d'un fantastique quasi surréaliste dans son dénouement[14].

Ses poèmes antérieurs, ceux de 1899 à 1902 ou 1903, me paraissaient grandiloquents, constellés de néologismes *(…pour que s'éjouisse mon âme encore neuve*) et frôlant parfois un certain mysticisme dans les textes « flandriens » (*Jour de Pèlerinage à Dieghem*[15]*, La Chanson des Sabotiers*[16]…). Ses fréquentes incursions dans l'Antiquité (*Le chant royal des décadences*, où il est question d'*Ilsée, princesse de Tripoli*) ne sont pas très différentes : la recherche un peu pédante d'un vocabulaire exotique fatigue vite. *L'Imperator, petit jeu tragique en un acte* dont le texte est introuvable (il date du début de 1905) suscite un commentaire en forme de remontrance dans les colonnes du *Thyrse*[17] : *on eut voulu, dans la bouche de la Vestale, des mots plus doux, moins somptueux, féminins davantage; une femme n'a pas les expressions d'un belluaire ou d'un César, même dans un jeu tragique.*

La lecture des *Horizons Hantés* m'a toutefois surpris. Le style y est plus direct, plus simple. Les phrases sont courtes, le choix des mots n'est pas affecté de pédanterie, les adjectifs sont plus modestes et l'ensemble paraît tellement plus sincère…

Pourtant, autre surprise : la culture de ce jeune auteur – il a tout au plus 20 ou 21 ans – est étonnante, tant par son vocabulaire que par ses connaissances du contexte historique dans lequel il situe ces quatre histoires et qu'il exploite sans que cela ressemble à un étalage de cette culture.

Les contrastes de son œuvre

Mais, jeune marié, Fleischmann a sans doute de pressants besoins d'argent et la suite de sa carrière littéraire est inégale et disparate, s'essayant à tous les genres. Il signe, fin 1907 et début 1908, trois romans de science-fiction : *L'incendie du pôle*[18] puis *Le rival de Sherlock Holmes*[19] publiés par Albin Michel qui vient de créer, en 1900 (il a 27 ans), sa célèbre maison d'édition. Ils se connaissent et ont des relations communes telles l'illustrateur Léo Fontan ou le douteux Antonin Reschal[20] qui pendant près de vingt ans (1895 à 1915) alimentera tout aussi bien les chroniques littéraires que judiciaires. Reschal échoue dans plusieurs tentatives dans l'édition et la publication de journaux et c'est finalement Albin Michel qui édite ses romans. Ceux-ci ont des thèmes variés, de l'érotisme sournois caractéristique de cette époque avec la trilogie de *l'Eve moderne (Pierrette en*

---

[12] *La colonne Victor Hugo, son histoire et son secret,* Les éditions namuroises, Namur, juin 2011

[13] Le fils de Théo, frère d'Hector, lequel est encore remercié pour m'avoir permis la consultation de ses archives.

[14] Edité par M. Pauly, à Liège, en 1906. Prix : 3 francs cinquante.

[15] Le Beffroi. Art et littérature modernes, Lille, 1901, page 180.

[16] Poèmes, Société d'éditions modernes, Lille, 1901, 19 pages.

[17] Le Thyrse, 1er juin 1905 – 1er mai 1906, page 81.

[18] 120 pages, vendu 30 centimes dans la *Collection Mondial bibliothèque* n° 14, Albin Michel, Paris. Réédité en septembre 1994 dans la collection *Ides et Autres* des éditions (belges) Recto-Verso (118 pages).

[19] 120 pages, vendu 95 centimes, Concours des *Mots historiques,* janvier 1908.

[20] De son vrai nom Antonin Arnaud), né le 12 mai 1874 à Pont-Saint-Esprit et décédé le 29 septembre 1935 à Perpignan.

pension, *Pierrette s'amuse* et *Pierrette amoureuse)*, à la grande aventure avec *Maud*, la femme du monde cambrioleuse en passant par le policier avec *Miss Boston* qui arrête l'assassin de Sherlock Holmes. Mais Antonin Reschal a déjà publié chez Albin Michel, en 1901, les 324 pages de *La névrose galante au dix-huitième siècle* qualifiée par *Le Thyrse* de *purulentes immondices.*

Reschal touchera encore à d'autres genres, lançant des revues d'horticulture ou d'art culinaire (*Culina :* Fleischmann collabore à cette dernière avec, entre autres, un texte sur Grimod de la Reynière … et il n'est pas impossible qu'ils se soient servis mutuellement de nègre ! Un petit ouvrage publié à compte d'auteur par Daniel Auliac en 2010 relève l'étrange parution, de trois romans posthumes d'inspiration encore douteuse : *Tragique tendresse* (Editions Vermot)*,* en 1922, *La dame aux six voluptés* (France Edition[21]*),* en 1923 et, en 1925, *La maîtresse nue (*France Edition[22]) et il relève suffisamment d'indices pour les attribuer plus que probablement à Antonin Reschal.

Cette hypothèse est toutefois infirmée dans le cas de *Tragique tendresse* puisqu'un catalogue des Editions Vermot[23] reprend les 33 titres d'une « Première série » de romans populaires publiés entre 1912 et 1914 (au format de 17 x 24 cm), tous en 80 pages et vendus 98 centimes dont le numéro 28 est *Tragique tendresse*. Si aucun exemplaire de *La maîtresse nue* n'est actuellement connu, les volumes consultés de *Tragique tendresse* et *La dame aux six voluptés* permettent de constater qu'ils ont tous les deux été protégés par un copyright au nom de L. Fleischmann, laquelle ne peut être que son épouse Laure Mouret.

L'exemplaire de ma bibliothèque

Antonin Reschal avait aussi créé entre 1904 et 1910 plusieurs revues illustrées qui, sous le prétexte de publications dites artistiques, dont *Le Nu artistique* puis *Vénus damnées* et plus tard, *Les Beautés de la femme* et, en en 1908, *Les Beautés du Nu,* publiaient des photos ou des dessins *d'après nature à l'attention des artistes dont aucune pilosité n'est cachée.* Ainsi, il préface un album[24] de 50 photographies publiées par Albin Michel (en 1904), *Le Nu d'après nature*. Son texte

[21] *La Dame aux six voluptés*, France Edition, Paris, sans date, [1923], 254 pages, relié cuir, 18,5 x 11,5 cm, collé. Collection de l'auteur.

[22] Il en existe un exemplaire à la BNF (Paris) dont la notice précise France-Édition, 19, rue Gazan (XIVe), 1923, In-16, 222 p,. 6 fr. 50, 19 cm – cote FRBNF32110859.

[23] 6 et 8 rue Duguay-Trouin, Paris.

[24] C'est le tome 2 consacré *A la jeune fille*, format de 15 x 21,5 cm, Albin Michel, Paris, broché. Collection de l'auteur. Sans date, mais l'ouvrage est attesté en 1904 dans un catalogue d'Albin Michel. La préface couvre les pages 5 à 46 et les 50 photos, les planches 1 à 50, toujours sur une page de droite, sur papier glacé.

tente, entre *Commentaires ou encore Plaidoyer*, à dédouaner ce que *les gens d'une pruderie qui frise l'impertinence et confine à la mauvaise foi ont fait un étrange abus du mot « pornographie »*.

Tout est relatif et si les images proposées ne feraient même pas rougir un collégien d'aujourd'hui, elles ne relevaient certainement pas des bonnes mœurs à cette époque-là.

Albin Michel les finance en partie et Hector Fleischmann est rémunéré pour des textes qui y paraissent et semble même avoir été partiellement *employé* de Reschal ainsi que le signale une brève missive de Reschal à propos d'un envoi de textes à corriger à Albin Michel.

Et, au cours de cette même période, à partir de 1907 et jusqu'à son décès en 1914, Hector Fleischmann accumule les titres dont la plupart contiennent les mots *maîtresse*[25], *amant*[26], *libertin*[27], *filles publiques*[28] ou encore *demoiselles d'amour*[29]. C'est encore une manière d'aguicher le lecteur… et il est curieux de constater que des entreprises anglo-saxonnes spécialisées dans la réimpression à la demande d'ouvrages tombés dans le domaine public proposent systématiquement (sur de nombreux sites Internet) ces titres-là d'Hector Fleischmann dans leur version déjà traduites de son vivant. Qui n'a pas lu *A unknown son of Napoléon* ?[30] Ainsi, par exemple, *Pauline Bonaparte And Her Lovers*[31] vous coûtera 22 dollars en cliquant sur www.kissinger.net... Cela

[25] *Une maîtresse de Napoléon*, Albin Michel, Paris, 1908, 408pages ; *Marat et sa maîtresse*, Les publications modernes, 1908, 185 pages ; *La maîtresse de Victor Hugo*, La librairie universelle, 1912, 304 pages.

[26] *Pauline Bonaparte et ses amants,* La librairie universelle, Paris, 1910, 372 pages ;

[27] *Les pamphlets libertins contre Marie Antoinette*. D'après des documents nouveaux et les pamphlets tirés de l'enfer de la bibliothèque nationale, Paris, Les Publications modernes, 1908, 315 pages ; *Le Cénacle libertin de Mlle Raucourt* Paris, Bibliothèque des curieux, 1912, 329 pages ; *Marie-Antoinette libertine*, Paris, Bibliothèque des curieux, 1911, 362 pages.

[28] *Les filles publiques sous la terreur,* d'après les rapports de la police secrète, des documents nouveaux et des pièces inédites tirées des Archives nationales. Paris. Albert Méricant, Éditeur. 1908, 324 pages.

[29] *Les Demoiselles d'Amour du Palais-Royal* (Chroniques Libertines), Bibliothèque des Curieux, Paris, 1911, 320 pages.

[30] Le titre en français *Bâtard d'Empereur* avait été édité l'année précédente, en 1913 par la Bibliothèque Des Curieux (Paris). Cette édition anglaise (291 pages) date de 1914 et est due à Eveleigh Nash, Londres, 1914, avec une traduction d'A.R. Allinson,

[31] A savoir *Pauline Bonaparte et ses amants* déjà édité par la Librairie universelle (Paris) en 1910. L'éditeur est John Lane and Bell & Cockburn, New-York, avec une traduction de William Brendon et elle date de 1914.

permet d'observer que c'est dès 1914 (pour rappel, Hector est décédé le 3 février de cette année) que ces deux traductions sont éditées, l'une à Londres, l'autre à New-York. Mais il y a un précédent : *L'Espionne de l'Empereur,* dont la seule référence en français est celle de sa publication en feuilleton dans *Le Journal de Paris* en 1912, paraît l'année suivante en danois sous le titre de *Napoleons kvindelige spion*[32] et, identiquement en 1913, à Londres sous le titre *The Emperor's Spy. A Napoleonic Novel*[33]. La disparition de l'auteur n'empêchera pas la poursuite de ces éditions en anglais, même si la guerre les interrompt.

Les frères Briffaut, Robert et Georges, créent, en 1908, leur maison d'édition tout simplement nommée L'Edition mais, très rapidement, la même année et ce à l'instigation d'Apollinaire, ils créent également *La Bibliothèque des Curieux*, la *Librairie Hermétique* et la *Bibliothèque Parisienne*, chacune d'elles étant spécialisée dans un certain genre littéraire. Apollinaire, grand curieux et érotomane convaincu, lecteur assidu du « deuxième rayon » (cet « enfer » qui regroupe les ouvrages licencieux) de la Bibliothèque nationale leur apporte ses connaissances, certains de ses écrits et ses relations.

Sans pour autant conter l'histoire de cette brillante maison d'édition également connue pour de nombreux ouvrages assez luxueux et illustrés par les plus grands (une autre série : Coffret du Bibliophile) et pour revenir à notre sujet, Hector Fleischmann apparaît avec six livres[34], entre 1910 et 1913, dans la série *La Bibliothèque des Curieux* : en tout pas loin de 2.000 pages, auxquelles il faut encore ajouter au moins 2.100 autres pages pour huit autres livres publiés[35] par d'autres éditeurs au cours de ces mêmes années, sans compter les innombrables articles imprimés dans de multiples revues ou journaux ainsi que ses nombreux discours… et le temps passé à préparer la construction et l'inauguration de quelques monuments !

Les frères Briffaut publieront de grands noms tels, outre Apollinaire, Flaubert, Ronsard, Edmond Rostand, Paul Fort, Pierre Louÿs, etc. Toutefois, un coup d'arrêt sera donné à la tendance libertine en 1924 lorsque, le 15 novembre, la police parisienne vient saisir *20 tonnes de brochures obscènes dans cette maison d'édition dirigée par deux frères qui, dans leur inqualifiable commerce, gagnaient près d'un million par an et qui possèdent un château en province*[36]. Et parmi les auteurs de ces brochures obscènes figure le nom d'Hector Fleischmann.

L'éloge funèbre d'Hector Fleischmann publié par *Le Thyrse* est signé par Prosper-Henri Devos qui déclare *La dernière fois, il me parlait d'une série de dix romans que lui demandait l'éditeur d'une collection populaire, je crois. Il s'agissait de fournir les dix manuscrits au bout d'un an.* Connaissant un peu mieux les sujets de prédilection de Fleischmann, il est permis de craindre le pire…

---

[32] Traduction de A. Moth-Lund et publié par Oversat, Copenhague, 415 pages au format 20 x 14.

33 Eveleigh Nash, Londres, 562 pages au format 19 x 13 cm. La traduction est de H. Taylor Smith. Comme la danoise, l'édition anglaise comporte 60 illustrations. C'est encore un autre traducteur, Henry Blanchard, qui traduit *Les anecdotes secrètes de la Terreur* (Les Publications modernes, Paris, 1908) édité en 1910 sous le titre *Behind the scenes in the Terror* par Greening and Co, à Londres, avec 40 illustrations. Enfin, et toujours en 1915, c'est *Napoléon et l'amour* (Les Publications Modernes, Paris) publié en 1909 qui est traduit par Angelo Rappoport et édité sous le titre *Napoleon III and the women he loved* par Holden & Hardingham à Londres sous 280 pages.

[34] *Madame de Polignac et la cour galante de Marie-Antoinette* (1910, 255 pages) ; *Bâtard d'Empereur* (1911 329 pages) ; Les Demoiselles d'amour du Palais-Royal (1911, 319 pages) ; Marie-Antoinette libertine (1911, 361 pages) ; *L'Enfer de la galanterie à la fin de l'ancien régime. Le Cénacle libertin de Mlle Raucourt* (1912, 310 pages) et *Napoléon III et les femmes* (1913, 339 pages).

[35] *Roustam, Mameluck de Napoléon* (Albert Méricant, 1910, 384 pages) ; *Rachel intime d'après ses lettres d'amour* (Eugène Fasquelle, 1910, 419 pages) ; *Joséphine infidèle* (Albert Méricant, 1910, 288 pages) ; *Le masque mortuaire de Robespierre,* Ernest Leroux, Paris, 1911. 26 pages) ; *L'École du Plagiat ou la méthode historique de M. G. Lenôtre* (Éditions de la Revue des Curiosités révolutionnaires, 1911, 24 pages) ; *Réquisitoires de Fouquier-Tinville,* Charpentier et Fasquelle, 1911, 336 pages) ; *Victor Hugo – Waterloo– Napoléon, Documents recueillis et annotés*, Albert Méricant, 1912, 272 pages) ; *Une maîtresse de Victor Hugo* (Librairie Universelle, 1912, 304 pages) et, enfin, *La tragique histoire du château d'Hougoumont* (Les Amis de Waterloo, 1913, 64 pages).

[36] Le Parisien, 15 novembre 1924.

Ses derniers poèmes paraissent en 1904[37] et les *Horizons Hantés* sont rédigés l'année suivante. Son premier « vrai » livre, *L'Epopée Du Sacre*, est édité en 1907. Il décède au début de 1914 : ainsi, toute l'œuvre que nous lui connaissons ne s'étale jamais que sur sept ans !

Finalement, parmi tous ses livres, celui que je préfère est celui que j'ai baptisé *un livre de pierres* : la colonne Victor Hugo ! Et cela suffit à mon éventuelle gratitude…

Un personnage ambigu assoiffé de prestige

Je terminerai en ajoutant une petite touche à son portrait tel qu'il apparaît au fil des pages de *La colonne Victor Hugo* et dans les présentes lignes pour relever un autre trait de son caractère. C'est, in extenso, un articulet paru dans *Le Thyrse*[38] que je laisse, cher lecteur, à votre étonnement.

> *Un incident. — A la suite d'un article intitulé* Méditation à Waterloo*, publié dans le Journal de Bruxelles, du 20 juin 1912, considéré comme offensant pour M. Hector Fleischmann, celui-ci a adressé ses témoins MM. Maurice Dubois et Louis Piérard au Journal de Bruxelles, pour demander une réparation à l'auteur anonyme de l'article ou, à son défaut, au directeur du journal. M. Pierre Nothomb, avocat, s'étant reconnu pour l'auteur de l'article, a constitué ses témoins, MM. Lecocq et Folie, lesquels, dans le procès-verbal qui nous est communiqué, ont déclaré « au nom de M. Nothomb, que celui-ci n'avait pas eu un seul instant l'intention d'offenser M. Hector Fleischmann » et, qu'au surplus, « il en exprimait volontiers ses regrets ». La spontanéité de ces excuses a clos l'incident.*

Pierre Nothomb … le baron Pierre Nothomb, l'écrivain, le poète, le sénateur, l'amoureux des Ardennes, celui qui redonnera vie au château du Pont-d'Oye, à Habay-la-Neuve, le père de Charles-Ferdinand Nothomb et le grand-père d'Amélie… décidément, Hector Fleischmann nous aura fait rencontrer beaucoup de monde.

Ainsi apparaissent d'autres facettes de cet auteur honoré par les amateurs de l'histoire napoléonienne et tues, de toute évidence, par des proches comme Lucien Laudy ou son frère Théo qui lui ont pourtant survécu très longtemps. Qui est donc réellement ce franc-maçon désireux *d'élever un monument à la gloire des artistes de la plume et du pinceau qui chantèrent Waterloo* ? A re-parcourir ses livres historiques, l'on constate qu'il est davantage compilateur qu'analyste et qu'il camoufle l'absence d'éventuelles conclusions sous de creuses envolées lyriques reprenant de sempiternels thèmes cocardiers.

Opportuniste, avide de gloire et de notoriété, susceptible, parfois belliqueux… tel se dessine le portrait d'un autre Hector Fleischmann, bien différent de celui qui inaugurait le monument aux Français du Goumont ou l'ossuaire du Caillou.

Il essaye manifestement de démontrer qu'il appartient à un certain monde, celui des arts et du spectacle, celui de l'édition et des affaires, celui des gens dont on dit qu'ils sont du monde et pour cela, il multiplie les titres et les fonctions dont témoignent ses innombrables cartes de visite.

On l'a vu avec un monocle, le veston s'ouvre sur un gilet dont un bouton retient la chaînette de la montre cachée dans le gousset, il porte régulièrement le haut-de-forme et ses chevilles sont couvertes de guêtres blanches[39] lorsqu'il officie à l'une ou l'autre inauguration ou grises[40] quant il

---

[37] *Des glaives pour la gloire,* Le Beffroi, Lille 1902, 25,50 x16 cm, 44 pages, agrafé, enluminure par Marcel Lenoir, 1 hors-texte et un bandeau. Plaquette tirée à 156 exemplaires numérotés, dont 6 sur Japon de 1 à 6 et 150 sur Bulle, de 7 à 156

[38] Le volume 12, de septembre 1911 à septembre 1912, page 440.

[39] Claude Van Hoorebeeck, *La colonne Victor Hugo*, op. cit., page 129 : voir la photo de Fleischmann en plein discours lors de l'inauguration du monument aux Français morts à Hougoumont le 22 juin 1913.

[40] Ibidem, page 135, lorsqu'il est photographié devant le monument aux Français du Goumont en compagnie de Lucien Laudy, et de l'architecte Jean Verhoeven, l'un des deux auteurs des plans de la colonne Victor Hugo.

est en tenue de campagne… et le canotier qu'il porte sur une photo prise en compagnie de Laure Mouret, sur la digue d'Ostende complète sa panoplie d'opportuniste au courant des usages[41]. Cette photo, il la reproduit lui-même dans le programme de la représentation d'une de ses pièces de théâtre à Bruxelles…

Sa correspondance nous permet de découvrir qu'il loge à l'Hôtel de l'Espérance[42], Place de la Constitution, à Bruxelles : c'était, à l'époque, un palace dirigé par les frères Antognoli, figures de proue du secteur hôtelier bruxellois[43].

L'Hôtel de l'Espérance : démoli en 1952 dans le cadre des travaux de la jonction ferroviaire Nord-Midi. La Place de la Constitution fut alors supprimée même si son appellation

[41] Collection Willy Descy.
[42] Lettre à Lucien Laudy, 22 janvier 1912.
[43] Meyfroid, Catherine, *La gare du midi à Bruxelles (1840-1952), un enjeu urbanistique et économique*, Institut supérieur d'urbanisme et de rénovation urbaine, Bruxelles, 2004.

subsiste dans ce qui pourrait être confondu avec le dernier tronçon de l'avenue Fonsny à son débouché sur le boulevard du Midi[44].

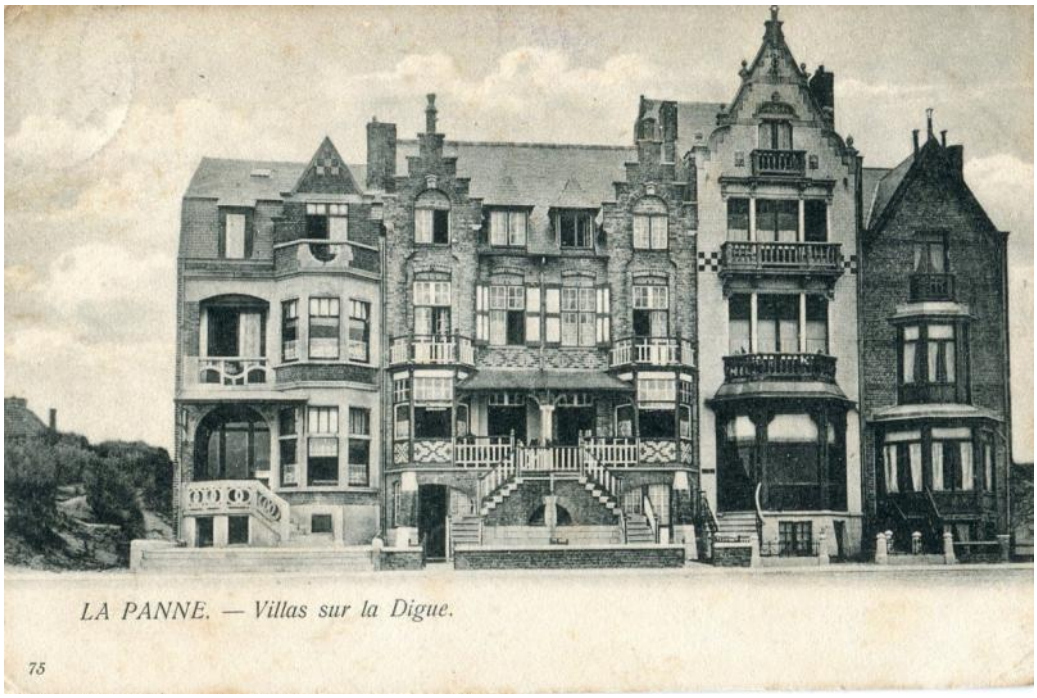
Quelques mots adressés en septembre 1913 à un de ses éditeurs, *Monsieur Brimeur*[45] *Librairie ancienne 54 Rue de la Seine à Paris* de La Panne sur une carte postale montrant la Villa Les Sables (avec un cachet de cette même localité) et y demandant une réponse indiquent encore qu'il connaissait les bonnes adresses : La Panne était effectivement une station balnéaire en vogue à cette époque.

[44] Collection de l'auteur.

[45] Ce ne peut être que l'associé de Maynier, les éditeurs parisiens bien connus, qui publièrent (Librairie Maynier et Brimeur) deux titres de Fleischmann (*La tragique histoire du château d'Hougoumont* – en 1913 – et *Paroles sur un champ de bataille. Cinq discours à Waterloo* publié par la *Société « Les Amis de Waterloo* », également en 1913.

Les besicles et la bedaine, la montre au gousset et les mains dans les poches… la fausse nonchalance de l'auteur qui édite son portrait sur papier vergé pour le dédicacer à ses amis !

Il profite de ses passages à l'incontournable cercle littéraire du Thyrse, à Bruxelles pour se faire tirer le portrait par Franz Gaillard affublé de besicles et se promène à Ostende, sur la digue, coiffé d'un canotier : vraiment, il satisfait à tous les poncifs de son époque et, à ce titre, et c'est bien le dernier que je lui accorde, il est parfaitement représentatif de son époque !



La villa occupée par Hector Fleischmann est la deuxième (de droite à gauche), avec la loggia en bel étage et le haut toit pointu. C'est le pâté de maisons situé entre les actuelles rue Antoine Depage et rue des Artistes (Est de La Panne, à l'entrée en venant d'Ostende). Ce groupe de cinq villas, à la fin de la digue, côté est de La Panne, est historiquement célèbre pour avoir été occupé, durant la guerre 14 - 18, par les médecins de l'hôpital de l'Océan. Les cinq villas sont, de gauche à

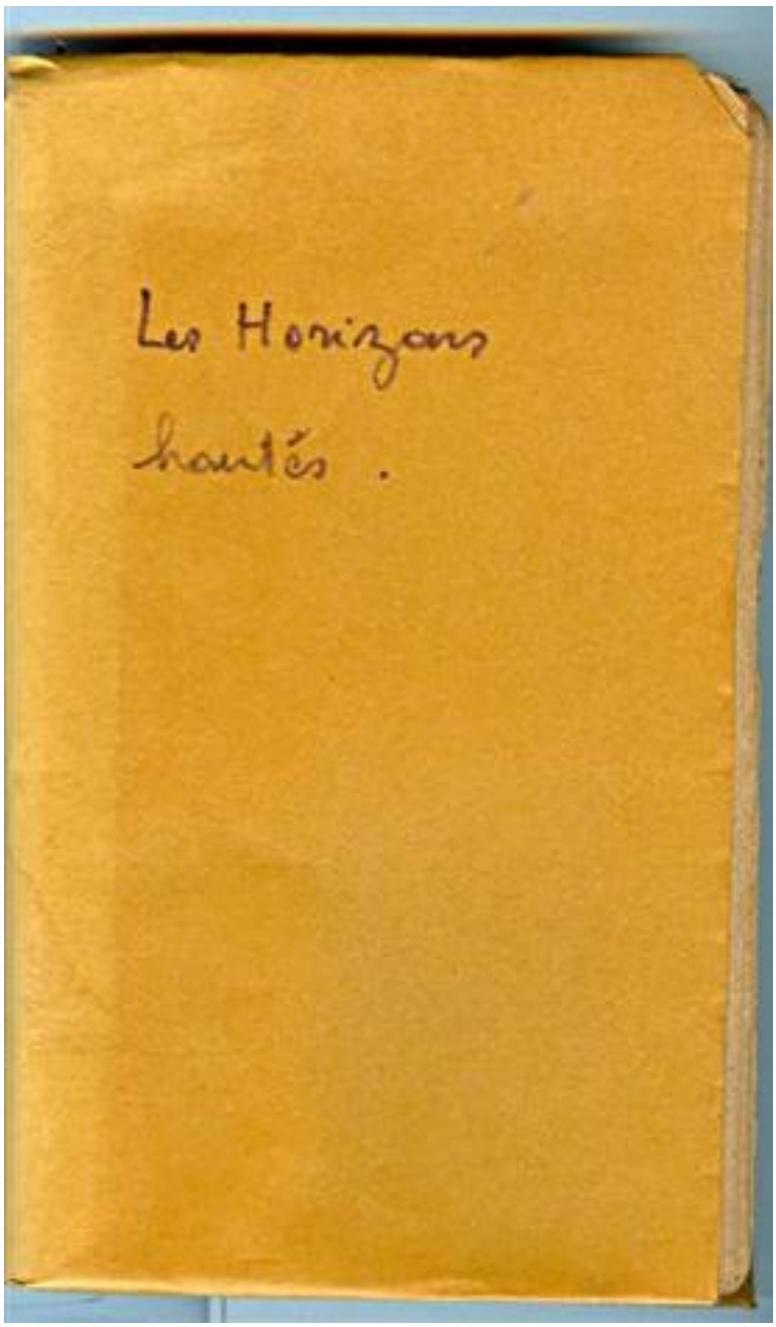
droite : Sans souci - Morgenstar -Iran (qui sera plus tard la pension Marie-José : l'Archiduc Franz-Ferdinand d'Autriche y résida en 1914, peu de temps avant son assassinat à Sarajevo) - ***Les Sables*** *et Zeerust. La villa Sans souci était occupée par le docteur Antoine Depage, le patron de l'hôpital de l'Océan (pendant la guerre 14-18, le Grand Hôtel de l'Océan fut transformé en hôpital : construit en 1908 par la famille Hysseune, il comportait 100 chambres*[46]*.*

Hector Fleischmann est mort très jeune – 31 ans – foudroyé par une de ces méningites que laissait la médecine de cette époque impuissante. Il menait manifestement une double vie littéraire et il ne désirait nullement modifier ses sources d'inspiration sur les rivages des eaux troubles de l'histoire, celle dont Saint-Simon parlait en regardant par les trous de serrure…

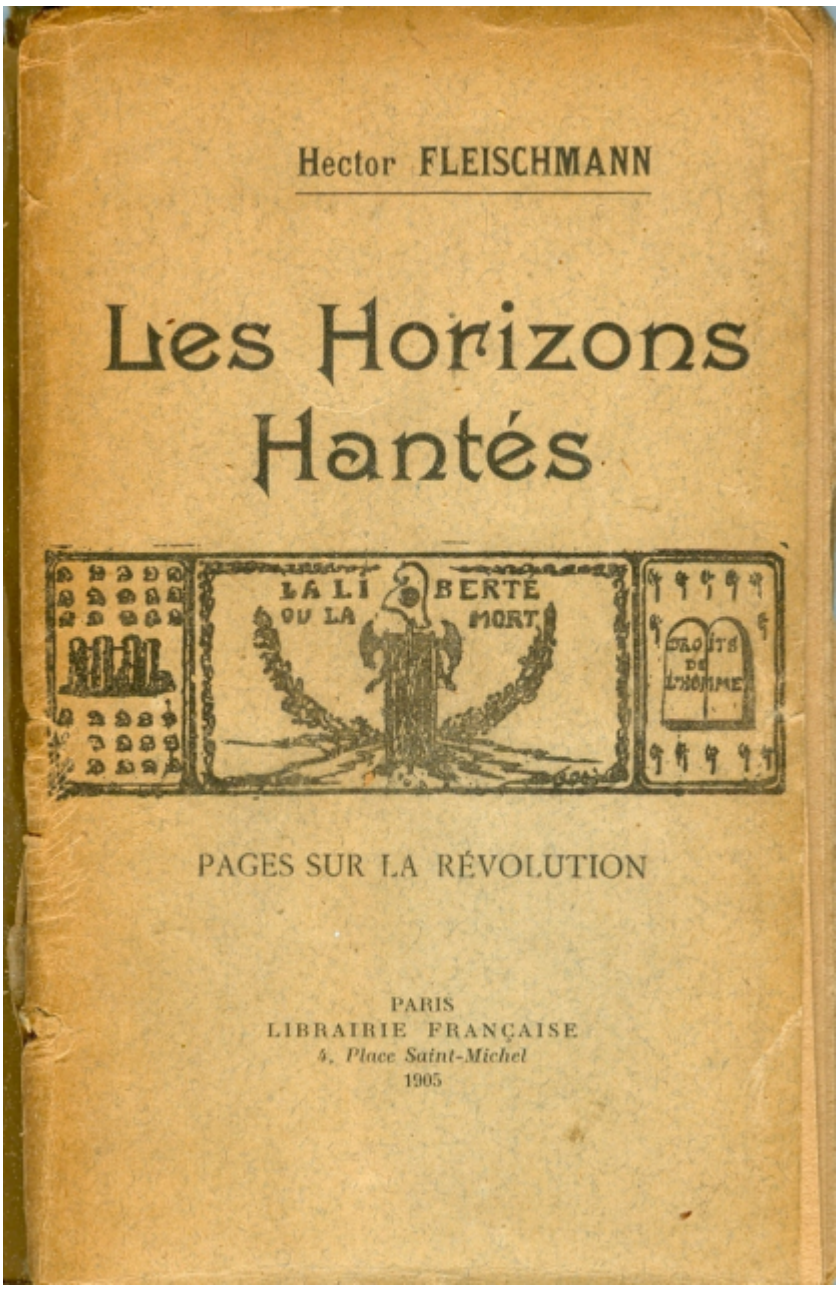
Claude Van Hoorebeeck

Ophain, du 11 au 18 mai 2011.

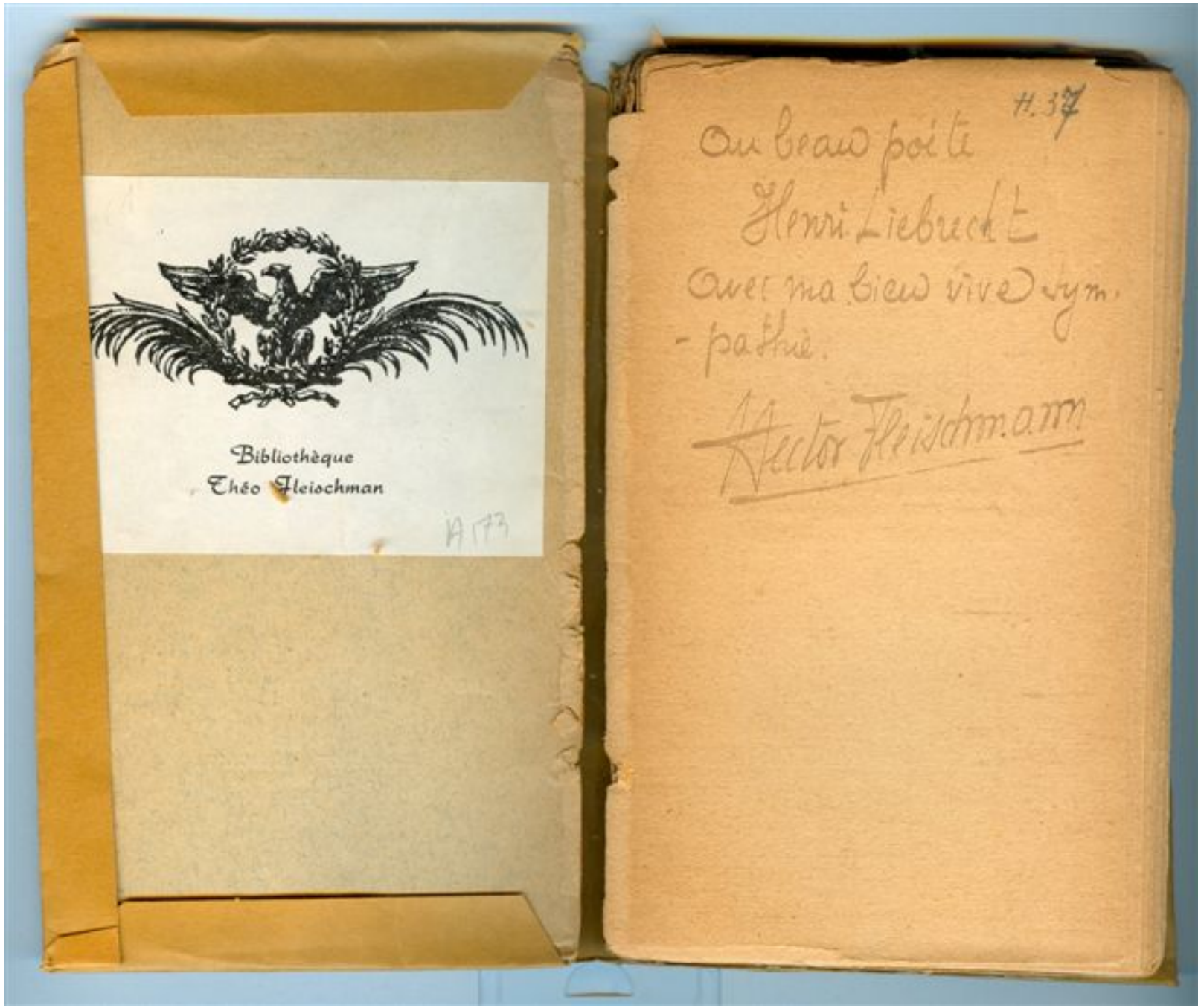
[46] Collection de l'auteur.



L'ouvrage sous sa jaquette.



La couverture cachée par la jaquette.



Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

JUSTIFICATION DU TIRAGE

DU MÊME AUTEUR
(paru, à paraître ou en préparation)

LE PEUPLE

I. **L'Affaire Capet.** (adaptation dramatique, en quatre actes, du procès de Louis XVI devant la Convention Nationale, représentée pour la première fois le 11 juillet 1905 sur la scène du Théâtre des Indépendants à Paris).
II. **Mirabeau.** (cinq actes).
III. **Vendémiaire** (trois actes).
IV. **Essai sur M. de Robespierre, avocat, rosati, et poète.**
V. **Les Horizons Hantés.**
VI. **Le Cadavre de Jemmappes.** (un acte en prose).
VII. **La Fille à Guillotin.** (trois actes en prose).
VIII. **Eloge de Jean-Paul Marat.**
IX. **Notre-Dame-de-Thermidor.**

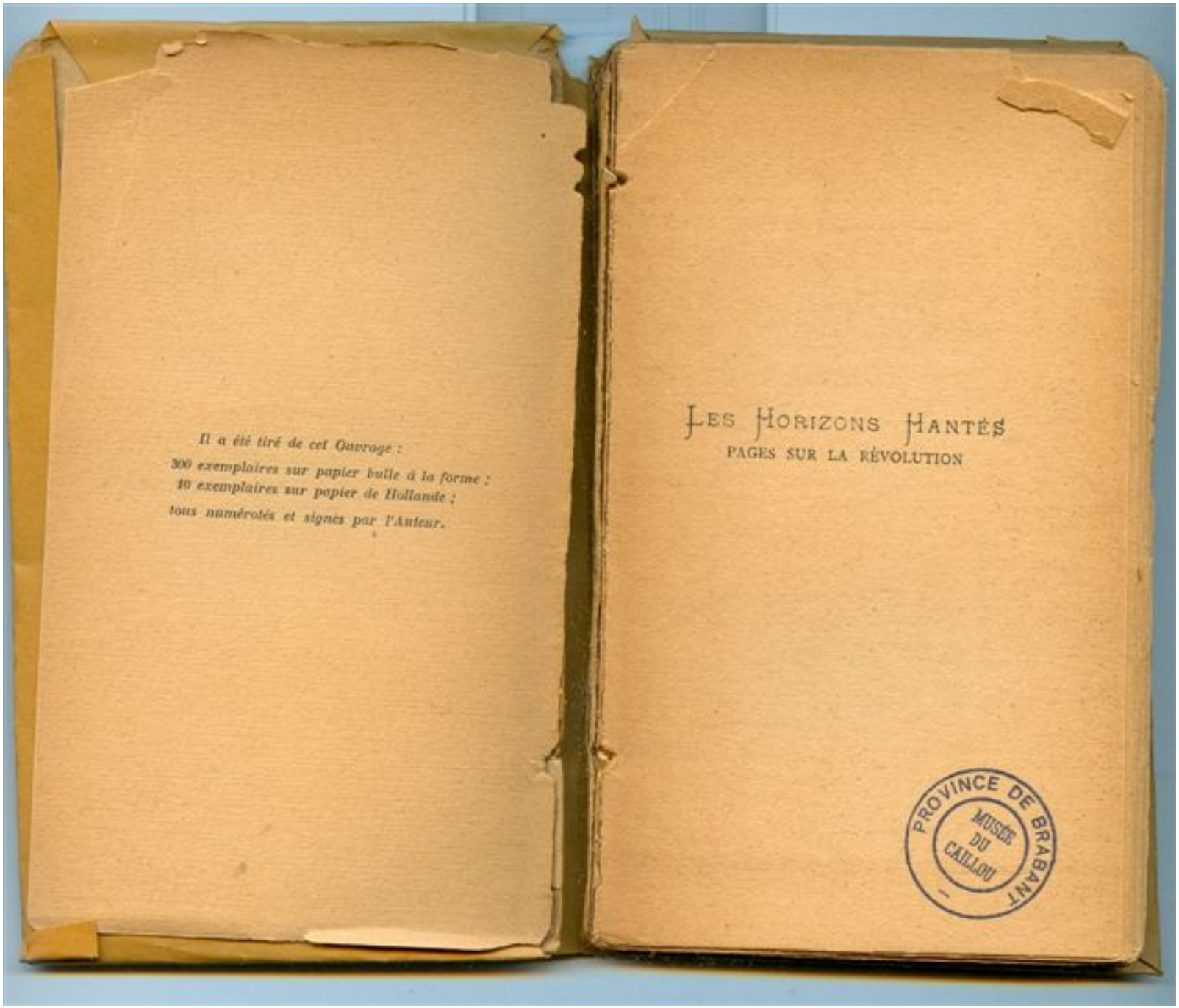
L'EMPEREUR

I. **Aux Moissons mûres de Wagram (1809)** (roman).
II. **Le Triomphe des Aigles (1810).** (roman).
III. **Les Ombres sous l'Arc-de-Triomphe.**
IV. **Le Retour des Aigles (Waterloo).** (cinq actes)
V. **Le Triomphe des Charniers.**
VI. **Le vent dans l'Ile (Sainte-Hélène).** (roman).
VII. **La Légende du Panache (La Grande Armée).** (contes).

Histoire des Théâtres pendant la Révolution, le Consulat et l'Empire. (2 volumes).

PROVINCE DE BRABANT
MUSÉE DU CAILLOU

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011



Il a été tiré de cet Ouvrage :

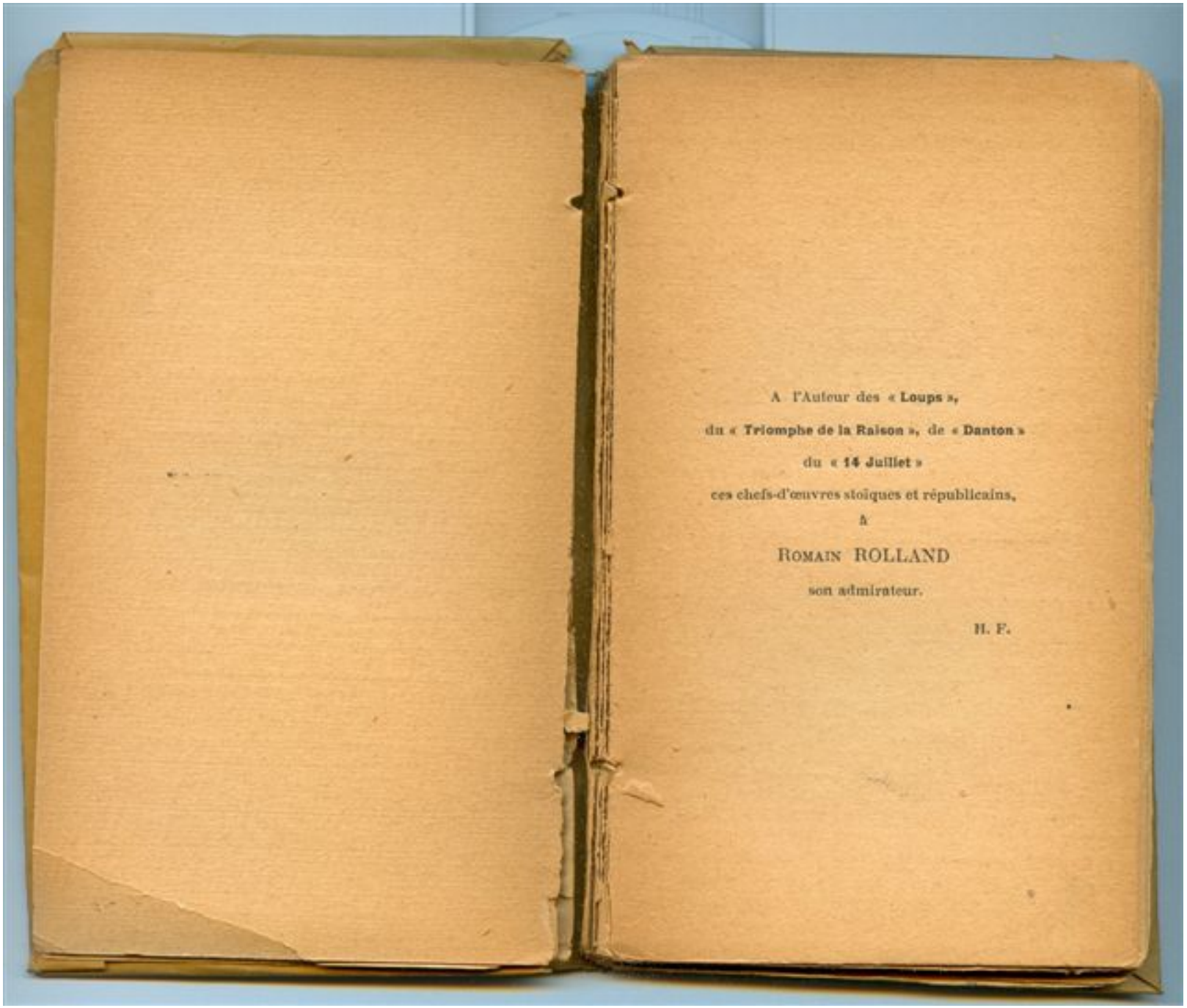
300 exemplaires sur papier bulle à la forme ;
10 exemplaires sur papier de Hollande ;
tous numérotés et signés par l'Auteur.

LES HORIZONS HANTÉS

PAGES SUR LA RÉVOLUTION

PROVINCE DE BRABANT
MUSÉE DU CAILLOU

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011



A l'Auteur des « **Loups** »,

du « **Triomphe de la Raison** », de « **Danton** »

du « **14 Juillet** »

ces chefs-d'œuvres stoïques et républicains,

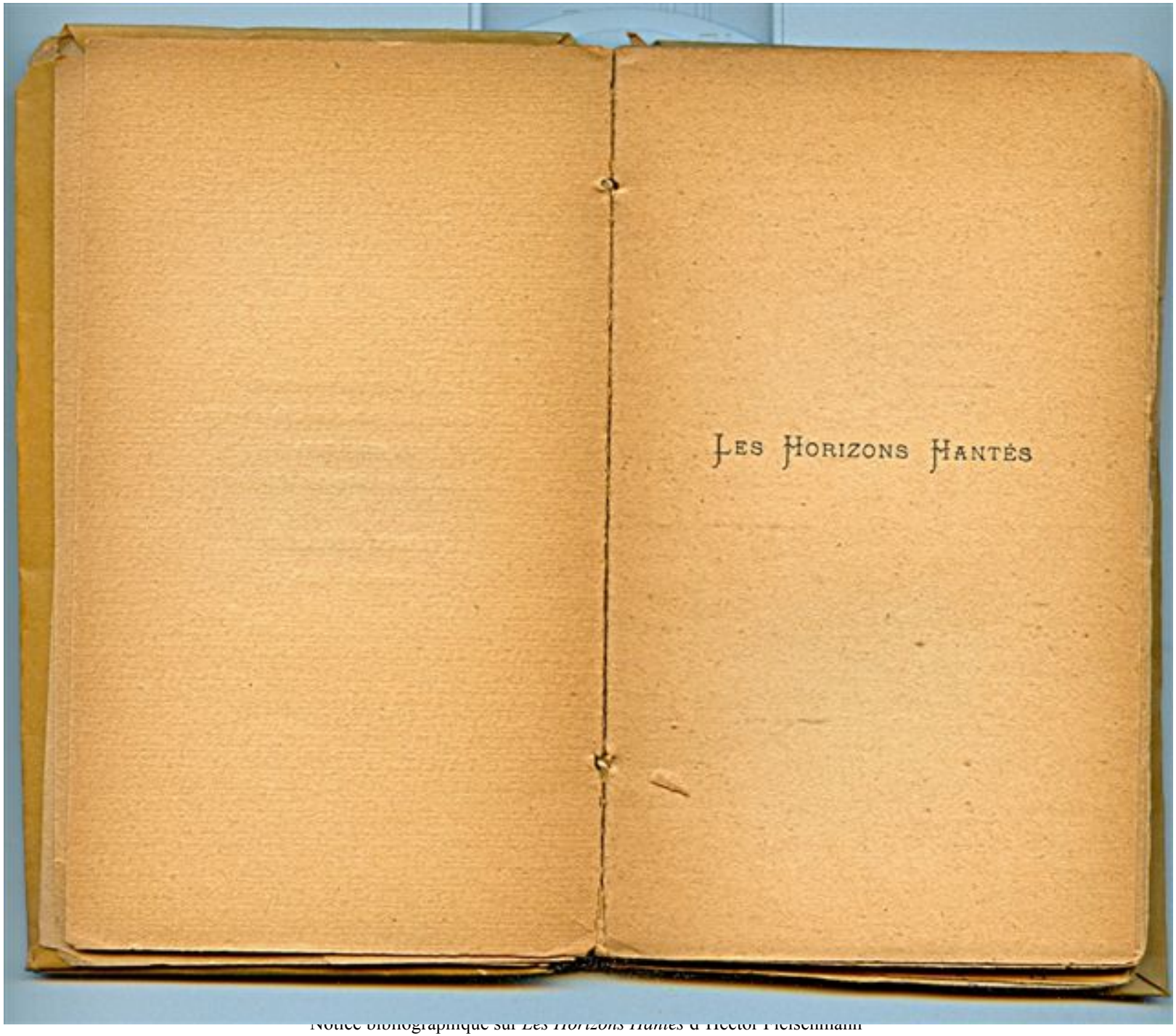
à

ROMAIN ROLLAND

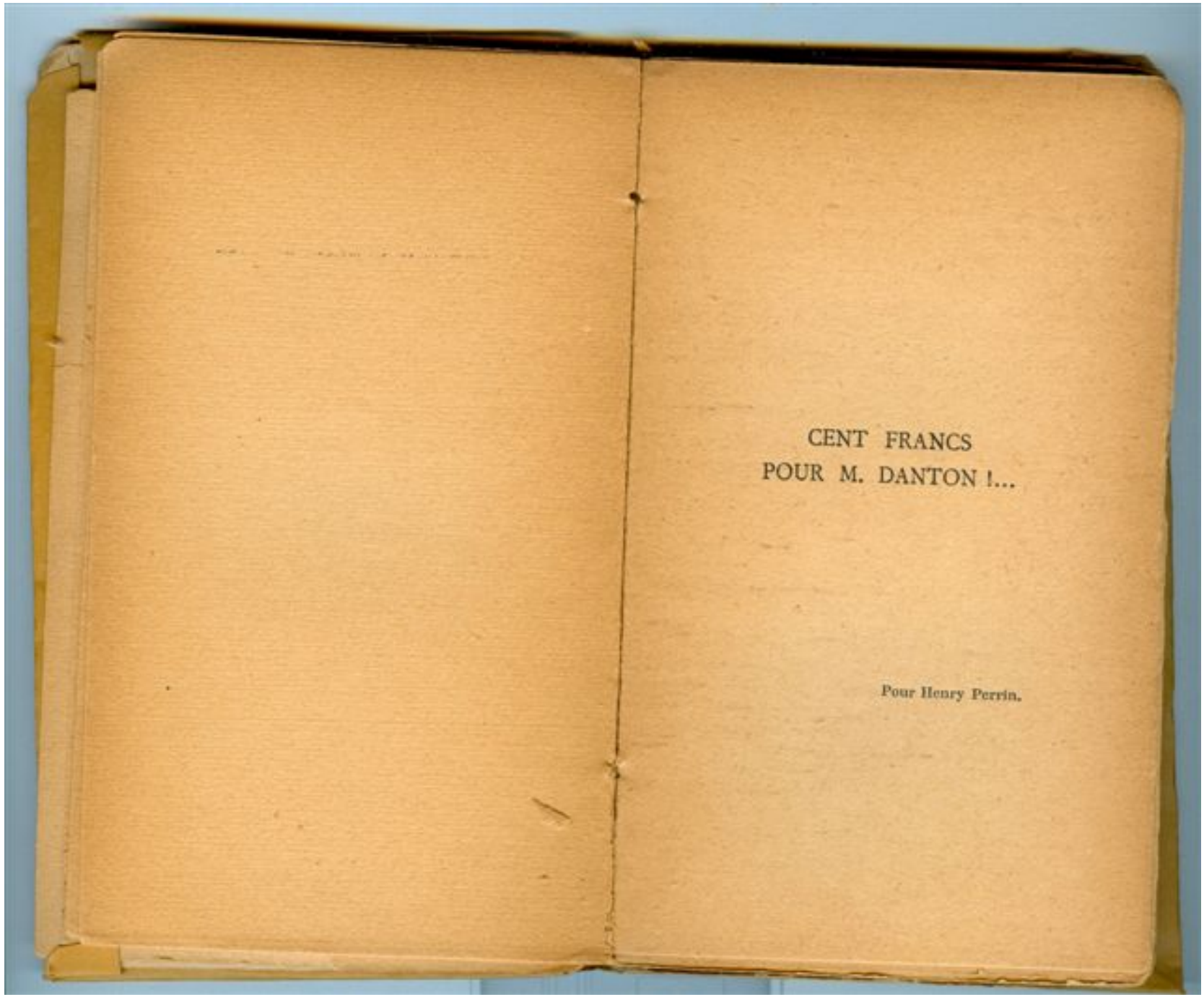
son admirateur.

H. F.

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011



Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011



CENT FRANCS
POUR M. DANTON !...

Pour Henry Perrin.

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

I

CENT FRANCS POUR M. DANTON !...

On a récemment pu lire dans les journaux la stupéfiante information que voici :

Article premier. — Une somme de 100 francs est mise à la disposition de l'administration pour venir en aide à Mlle Caroline Aviat, petite-nièce du convention-

nel Danton, âgée de 76 ans, habitant 15, rue de Bordeaux, à Charenton, qui se trouve dans le plus complet dénûment.

L'aumône émanait du Conseil municipal.

La chose, je le répète, est stupéfiante. Quoi ! Cent francs, c'est tout ce que trouve à offrir la troisième République à la descendante de celui qui, de ses mains fortes et viriles, édifia l'œuvre colossale de 1792 ? La chose est tellement exacte, qu'on refuse presque d'y croire.

J'ai voulu voir celle qui mérita ainsi la charité républicaine, celle qui, quoique ne portant pas le nom du conventionnel, n'en est pas moins la petite-nièce de Danton.

Charenton, par un crépuscule d'automne pluvieux et triste. Le lieu est sinistre. C'est la banlieue parisienne dans toute sa hideur, avec ses aspects de nocturne épouvante, le fleuve sale qui clapote le long des berges où rôdent d'imprécises et inquiétantes silhouettes. Vue ainsi dans la première ombre, la ville — car Charenton est une ville — prend une allure louche, laisse une impression de cauchemar. La rue de Bordeaux, laide et pauvre. C'est au fond d'une cour, tout en haut de l'escalier, une porte basse, sous les toits. La chambre... Ah ! dirai-je que c'est une chambre, ce taudis infect, sale et puant, encombré de bêtes malodorantes, d'un chien qui se dresse pelé et galeux sur le lit aux couvertures

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

tachées, de chats qui, peureux, se sauvent avec des miaulements plaintifs ? Il règne là une odeur âcre et fade, l'atmosphère viciée des chambres sans air, une senteur de cuisine de gargote et de graisse rancie.

Une petite vieille ratatinée, courbée, falote, apparaît, s'appuyant sur un manche de parapluie en loques.

C'est elle...

Je regarde ému cette face jaunie et ridée, ces yeux clignotants où passent de brèves lueurs, ce nez où on retrouve vaguement la coupe de celui que donnent les anciennes estampes, je regarde tout cela et je me dis que le sang pauvre et lent qui bat là, à ces poignets minces, est celui que la fièvre chassait jadis au cerveau de celui

dont les paroles tonnantes faisaient trembler l'écho muet de la Convention.

C'est enfin Mlle Aviat. Sa mère fut la fille de la sœur de Danton, mariée à un M. Mérat. La fille de ce dernier épousa M. Aviat, qui fut bonnetier dans le quartier Saint-Honoré. Et la fille, la voici...

Sa mémoire est confuse, embrouillée. Par bribes, par fragments, les souvenirs reviennent, se précisent, puis plus rien, le vide, la mort de ce pauvre cerveau de vieille qui se souvient uniquement qu'on n'aimait pas, dans la famille, entendre parler de l'*oncle*. Car c'est ainsi qu'elle l'appelle. Quelquefois aussi elle dit : « Monsieur Danton, le frère de la mère à maman... » Et une grande mélancolie monte en moi

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

à ces paroles. Je tente pourtant de réveiller les souvenirs endormis. Quelles paroles révélatrices de choses ignorées peuvent surgir de cette mémoire presque abolie ? On parvient à comprendre et très vaguement que Mlle Aviat avait un frère s'occupant de littérature. Elle assure qu'il était en correspondance avec Victor Hugo et qu'il est parti à Constantinople pour remplir auprès du Sultan la fonction d'intreprète. Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela, quelle part de faits exacts peut-on en tirer ?

Je m'informe si elle ne possède aucun objet, aucun souvenir de Danton. Des souvenirs ? Elle cherche à se rappeler. Non, elle n'a rien.

« *Des hommes* », dit-elle, « *ont voulu les papiers ...* »

Il ne reste dans la chambre misérable qu'une miniature de Mme Aviat mère, un portrait souriant et effacé, avec des boucles soyeuses, bien apprêtées, une petite image romantique comme celles qui ornent les *magazines* que les anciennes jeunes filles lisaient en cachette aux pensionnats. La miniature constitue, avec une lithographie du *Baptême de Monseigneur le duc de Bordeaux*, un portrait pâle du Roi de Rome enfant, et un chromo l'*Assomption de la Vierge*, le seul ornement de la pièce où maintenant le soir allonge de grandes ombres fantastiques et heurtées.

Rien, rien, il ne reste rien que cette vieille petite femme ridée et radotante, dont la mémoire trouble s'essaie en vain de reconsti-

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

tuer la grande légende rouge du conventionnel. Ce n'est point là que j'ai trouvé la grande figure de Danton, cette stature colossale et gigantesque qui domine encore aujourd'hui toutes les autres figures que dresse la Révolution sur ses horizons hantés.

Et c'est à cela que je songeai pendant le retour, pendant qu'au long du bateau clapotaient les vagues courtes de la Seine, de cette même Seine qui charia jadis des Suisses jetés à l'eau après le 10 août, et s'en allant à la dérive, parmi les tambours troués et des loques rouges...

* * *

Danton, je l'ai retrouvé tout entier sur cette terrasse des Tuileries où s'élève le grand bâtiment

où siégea la Convention nationale. Le paysage est encore historique ici avec ses allées majestueuses et droites, ses marbres blancs parmi les dernières verdures et le fond colossal du Louvre qui s'élève comme une masse formidable dans le crépuscule. Des Champs-Elysées, derrière l'Arc de triomphe impérial, le soleil sombre coule ses reflets rouges sur le palais des rois de France. Dans tout ce décor, les grandes figures de l'épopée de 1793 revivent et s'évoquent. J'aime à me les représenter ici, à m'imaginer la grâce junévile de Saint-Just, la froideur aristocratique de Maximilien Robespierre, la fougue violente de celui dont je viens de voir la petite nièce. Ils passent devant moi dans le soir apaisé et

frais, je regarde leurs grandes ombres fantômales errer sous les arbres où jaunissent les feuilles du dernier été. Leurs voix éclatent encore dans le silence du jardin qu'ont déserté à cette heure les enfants. Ils parlent : « ...*Les rois coalisés nous menacent, nous jetons à leurs pieds comme gage de bataille la tête d'un roi...* » La grande nuit de l'histoire unit leurs ombres fraternelles et colossales. Tous, ils s'accoudent à la terrasse qui commande la place de la Révolution. Et leurs prunelles mortes voient monter dans le soir prophétique la guillotine droite et grêle et cette lourde stature du roi. Ce ne sont point les voitures qui remontent vers les Champs-Elysées ou les boulevards, qui résonnent, ce sont les

tambours de ce Santerre, qui en temps de famine donna du pain et de la bière aux affamés du faubourg Saint-Antoine, et ces bruits de voix qui montent, ce sont ceux de la grande et sainte canaille révolutionnaire qui hissa des loques pourpres au haut des piques et proclama la grande devise égalitaire aux rois conjurés. Telles dans le soir, elles m'apparaissent ces ombres mortes, dominées par la stature hautaine de celui qui nommait Marat : « *Individu...* »

* * *

Ah ! qu'on laisse maintenant la *Gazette de France* et autres Talmeyr répandre des injures envers la mémoire de ces héros d'une nouvelle Illiade, qu'on les laisse affirmer que Danton se vendit

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

300.000 livres à la Cour, concussionna dans l'affaire des quatre millions de Belgique, qu'on les laisse donc parler en vain dans le désert où nul ne répondra, aujourd'hui qu'indéfiniment grandit la statue de ce titanesque ouvrier. Cette voix, réclamant au comble des dangers la perpétuelle audace, ne saurait mourir tout entière. Par les siècles et les temps elle résonne, sonore et forte. L'horizon hanté de la République de 93 dresse toujours parmi ses nuages rouges cette impassible statue d'airain que nulle foudre ne saurait frapper...

(*L'Événement*, 15 Septembre 1903.)

L'AFFAIRE CAPET

Pour Jehan Adés.

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

II

L'AFFAIRE CAPET

J'arrache le feuillet du Calendrier et je lis : *..21 janvier 1793, mort de Louis XVI...*

Donc aujourd'hui, à cette heure, il y a cent onze ans que mourut, place de la Révolution, condamné par les trois cent

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

soixante-deux voix de la Convention, Louis Capet. Je regarde sur le feuillet léger du calendrier la date fatidique. Elle me semble en ce moment immense, colossale. Elle marque le jour définitif où naquit réellement la première République, et elle m'est, ainsi que le symbole terrible et sanglant qui s'érige au-dessus de l'époque qui finit, comme une grande croix solitaire dans un cimetière.

Combien songeront aujourd'hui à ce mémorable anniversaire ? Et parmi ceux qui en gardent pieusement le souvenir combien en est-il qui s'imaginent quelque peu le spectacle effarant, d'une grandeur antique, de ceux-là qui citèrent à leur barre, jugèrent et condamnèrent le roi, le maître de la

veille, l'individu Capet du lendemain ?

Je sens en moi à cette pensée le grand frisson des choses héroïques révolues. Dans l'histoire de la France, c'est là assurément la page la plus digne de retenir le poète. Il s'imaginera les séances tumultueuses, tonnantes ou silencieuses, les séances où la France par ses délégués jugeait la royauté dans son dernier représentant. Quelle imagination shakespearienne rêva jamais pareil spectacle ? On se réprésente aisément, dans le recul des temps, la salle sombre avec toutes les silhouettes confusément dressées au haut des gradins, Danton dominant les Montagnards et Vergniaud éclaboussant de sa subtile éloquence les Girondins.

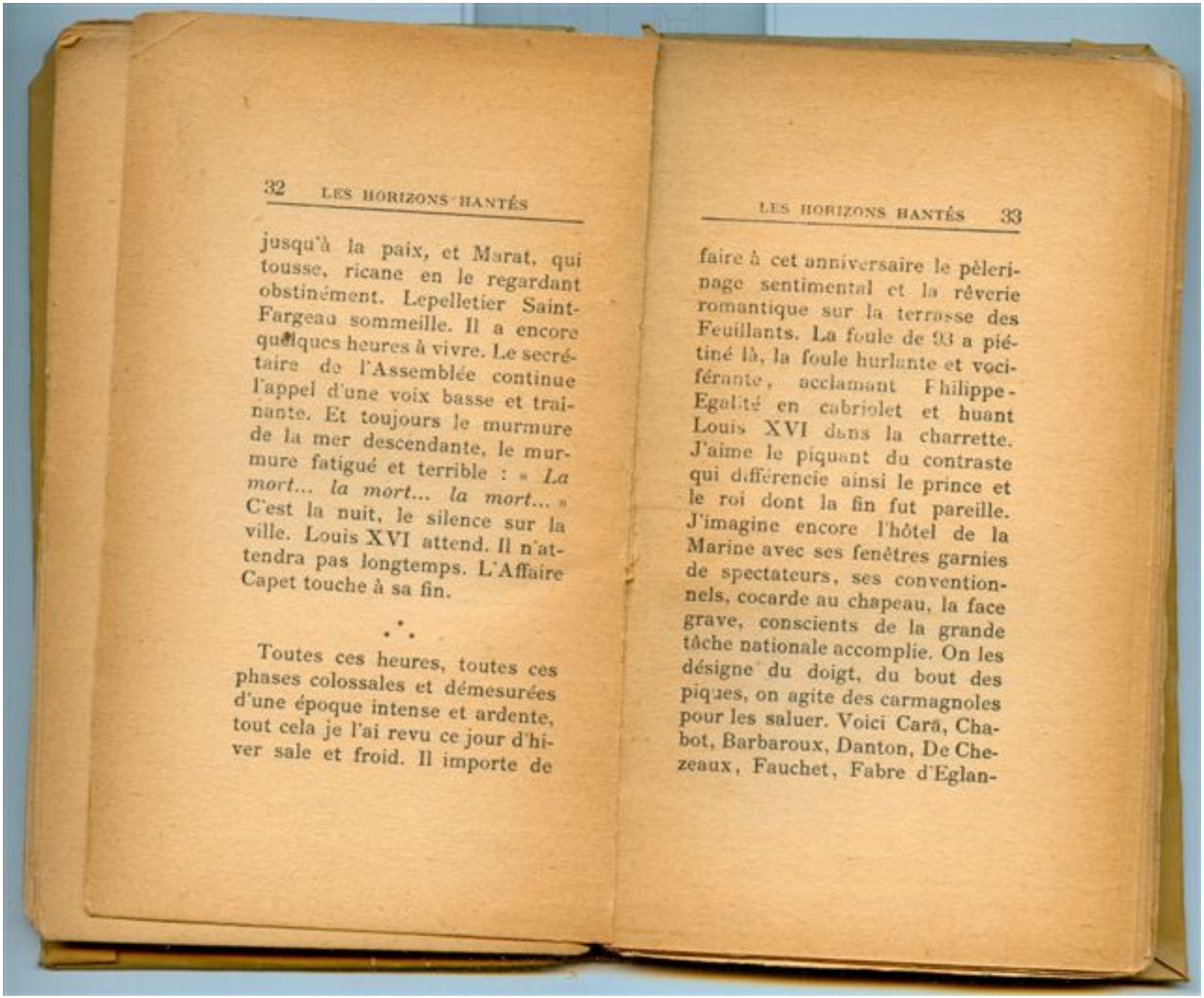
Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

Je vois cette salle au soir du décret, le soir du 20 janvier, quand les conventionnels épuisés et abattus par une séance de plusieurs heures, donnent le dernier effort. On sent que la tragédie va finir, que le dénouement qui se prépare aura demain ses derniers cris devant le peuple, sous le grand ciel pur et froid de la France libre. On n'a pas encore trouvé les noms héroïques, tendres ou doux du calendrier républicain, ou du moins il n'est pas encore admis officiellement et déjà on sent les syllabes tonner dans les éclats de voix qui brisent le lourd silence de la salle.

...Vendémiaire... Thermidor... Floréal... C'est la nuit, la lassitude, la fin. L'ombre règne, on entend le vague et lointain mur-

mure de la mer qui se retire et ce murmure dit : « *La mort... la mort... la mort...* » C'est tout, et c'est terrible. Les rudes discours de Danton ne font plus tonner leurs périodes, le grand conventionnel, qui a demandé que la Convention siège en permanence, sent ses membres brisés. Robespierre joue pourtant négligemment avec la dentelle du jabot qui bouillonne sur l'habit bleu de roi, Armonville, le bonnet rouge sur l'oreille, dort, écrasé sur son banc. Sieyès, qui sera sénateur sous l'Empire, rêve, et Cambacérès, qui deviendra ministre de la justice, second consul, prince archi-chancelier, et un des plus hauts dignitaires de l'Empire, regrette peut-être déjà les termes de son vote. Il a voté la détention

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011



jusqu'à la paix, et Marat, qui tousse, ricane en le regardant obstinément. Lepelletier Saint-Fargeau sommeille. Il a encore quelques heures à vivre. Le secrétaire de l'Assemblée continue l'appel d'une voix basse et traînante. Et toujours le murmure de la mer descendante, le murmure fatigué et terrible : « *La mort... la mort... la mort...* » C'est la nuit, le silence sur la ville. Louis XVI attend. Il n'attendra pas longtemps. L'Affaire Capet touche à sa fin.

***

Toutes ces heures, toutes ces phases colossales et démesurées d'une époque intense et ardente, tout cela je l'ai revu ce jour d'hiver sale et froid. Il importe de

faire à cet anniversaire le pèlerinage sentimental et la rêverie romantique sur la terrasse des Feuillants. La foule de 93 a piétiné là, la foule hurlante et vociférante, acclamant Philippe-Egalité en cabriolet et huant Louis XVI dans la charrette. J'aime le piquant du contraste qui différencie ainsi le prince et le roi dont la fin fut pareille. J'imagine encore l'hôtel de la Marine avec ses fenêtres garnies de spectateurs, ses conventionnels, cocarde au chapeau, la face grave, conscients de la grande tâche nationale accomplie. On les désigne du doigt, du bout des piques, on agite des carmagnoles pour les saluer. Voici Cara, Chabot, Barbaroux, Danton, De Chezeaux, Fauchet, Fabre d'Eglan-

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

tine, Philippeaux, Manuel, Mazuyer, Osselin, Gensonné, voici encore Rabaud Saint-Etienne, Vergniaud, qui présida la suprême séance, Robespierre jeune, qui tous moururent comme celui qu'ils viennent voir mourir. Il y a encore là, dispersés, les quatre-vingt-treize conventionnels régicides que l'Empire dota et honora, ce qui est sinistre, et qui acceptèrent, ce qui est terrible.

Cependant, l'heure s'avance. On s'impatiente. Qui promet une réjouissance au peuple doit être exact à la lui donner. Les rois n'étant plus, l'exactitude est devenue la politesse de la Nation. Un vent aigre souffle. Un lambeau de *Marseillaise* éclate. Le pas lent et régulier des sections en loques et mal chaussées, qui

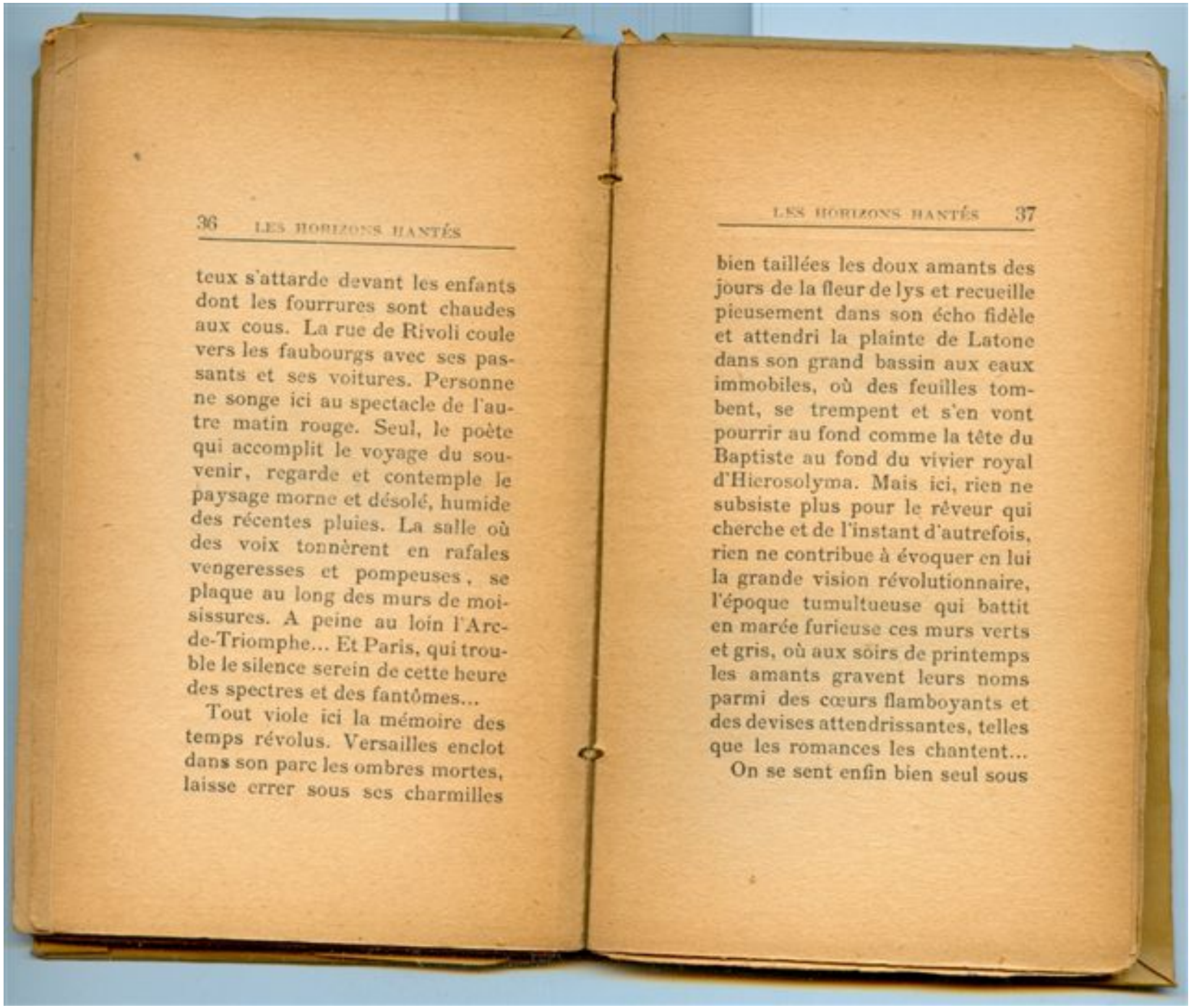
se rendent à l'exécution, résonne. On admire les pièces de canons dressées sur le passage de la charrette expiatoire. Au poing sale des soldats, la mèche allumée pétille. Au loin, le Louvre barre le ciel de ses toits noirs. Une corde flotte dans le vent au crochet d'une lanterne. Dix heures sonnent. Un roulement de charrette, des voix, des voix, des voix... le silence...

* * *

Des enfants jouent sur la terrasse des Feuillants. L'effort tend leurs jeunes et petits muscles, il y a des rires, des querelles qui finissent par des pleurs, le gravier crie sous les pas. Les arbres dénudés s'érigent noirs et grêles vers le ciel de plomb. Un loque-

PROVINCE DE BRABANT
MUSÉE DU CAILLOU

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011



teux s'attarde devant les enfants dont les fourrures sont chaudes aux cous. La rue de Rivoli coule vers les faubourgs avec ses passants et ses voitures. Personne ne songe ici au spectacle de l'autre matin rouge. Seul, le poète qui accomplit le voyage du souvenir, regarde et contemple le paysage morne et désolé, humide des récentes pluies. La salle où des voix tonnèrent en rafales vengeresses et pompeuses, se plaque au long des murs de moisissures. A peine au loin l'Arc-de-Triomphe... Et Paris, qui trouble le silence serein de cette heure des spectres et des fantômes...

Tout viole ici la mémoire des temps révolus. Versailles enclot dans son parc les ombres mortes, laisse errer sous ses charmilles

bien taillées les doux amants des jours de la fleur de lys et recueille pieusement dans son écho fidèle et attendri la plainte de Latone dans son grand bassin aux eaux immobiles, où des feuilles tombent, se trempent et s'en vont pourrir au fond comme la tête du Baptiste au fond du vivier royal d'Hierosolyma. Mais ici, rien ne subsiste plus pour le rêveur qui cherche et de l'instant d'autrefois, rien ne contribue à évoquer en lui la grande vision révolutionnaire, l'époque tumultueuse qui battit en marée furieuse ces murs verts et gris, où aux soirs de printemps les amants gravent leurs noms parmi des cœurs flamboyants et des devises attendrissantes, telles que les romances les chantent...

On se sent enfin bien seul sous

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

les arbres de l'automne, devant le paysage parisien de la place de la Concorde, avec ses ignobles statues démocratiques, ses passants et Paris tout entier bien seul pour entendre mourir aujourd'hui au fond de soi, très lointainement, comme en un rêve, la voix brève et nette de 93 :

— Huissier, introduis Capet !...

21 Janvier 1904.

« ICY L'ON DANSE ! »

Pour Georges Rochegrosse.

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

III

« ICY L'ON DANSE »

J'ai, ce soir de fête populaire, tenté de retrouver au cœur de Paris le grand frisson héroïque et vengeur qui, aux jours de 89, ruait vers la Bastille *la sainte canaille*, j'ai en vain évoqué les ombres colossales de la rouge aube révolutionnaire ce soir de 14 juillet, j'ai cherché leur souvenir

parmi ces foules en liesse et je n'ai rien trouvé, comme le chante la femme du *Cantique des Cantiques* : « *J'ai fait trois fois le tour de la ville et je ne l'ai point rencontré...* »

Seul, le rêveur attardé dans ses soirs hantés devant les horizons historiques, y reconnait les silhouettes du passé comme j'ai reconnu ici le profil sévère et tragique de 89 et de 93. Pour lui seul l'épopée révolutionnaire se lève dans l'aspect immobile des choses, à ses yeux tout s'anime, il vit, voit son rêve familier et ardent éclore parmi les formes mortes du paysage, et lui seul, comme un passant égaré parmi d'anciennes tombes, reconnait et se souvient.

Et la vision de cet autre âge

enfoncé dans les ténèbres du passé, il la conserve précieusement en lui et pour lui, et il se surprend à sourire devant les lampions graisseux fumaillant dans la pure nuit pleine de lumineuses étoiles, devant les estrades aux hideuses étoffes d'andrinople où des musiciens actifs et débraillés font danser des cakes-walks devenus nationaux en mémoire de ceux dont le sang jeune et vif fit germer sur la terre de France le grand arbre de l'éternelle Liberté.

* * *

Accoudé au parapet de pierre qui surplombe le coude de la Seine à cet endroit, j'ai regardé longtemps ce soir le spectacle lumineux et animé de la place de la

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

Bastille, ornée de banderolles de papier, de lanternes vénitiennes, japonaises et diversement exotiques, et d'une foule suante et gaie. Les tavernes flambaient de toutes leurs lumières vives, les glaces incendiées au reflet des nombreuses ampoules électriques, les tavernes avec leurs étains et leurs cristaux luisants, débordant avec leurs tables légères et leurs chaises de fer sur les trottoirs poussiéreux, offrant un asile propice aux buveurs et aux las-de-danser. Au loin, sur son estrade, un orchestre préludait. Les cuivres avaient des sonorités aigres et criardes, la flûte jouait faux et les trombones râlaient d'un cri désespéré. Puis la musique prit des tons gais et sautillants, eut comme un rire de

vieille femme et des silhouettes s'agitèrent confusément, en mesure, rythmiquement, sous l'éclat hurlant des lanternes multicolores que le vent léger du soir balançait mollement au long de leurs fils de fer. La place riait d'un rire démesuré et épouvantable avec toute sa grosse joie débridée, sa bonne humeur égrillarde lâchée, triomphante, accompagnant les crins-crins des cuivres et le pétillement de fusées qu'allumaient des enfants mal lavés au pied de la colonne. Elle montait au-dessus d'eux, droite, longue et mince, élançant dans la ténèbre du ciel nocturne sa spirale de bronze sombre, comme une muette sentinelle d'un âge lointain.

Donc, c'était là...

C'était là que s'élevait la prison

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

aux huit tours, la bâtisse morne et colossale, le symbole du pouvoir royal et de l'intolérance monarchique. Sur cette même terre elle dressa ses poternes, son donjon, ses murs, cette Bastille canonnée, fusillée et prise d'assaut par les loqueteux qui vinrent apprendre ici comment on se sert d'une arme rouillée et vieille avant que de partir au son du canon, parmi le beuglement des tocsins, mourir aux plaines de Valmy sous les coups des émigrés et des Prussiens. C'est ici, sur ce sol où danse joyeusement la République de 1904 que la Grande, celle de 89, pose la première pierre de l'inébranlable édifice dont elle couronne la porte du laurier des guerriers et du myrte des poètes. Et je revois cette journée brûlée

d'un soleil torride, de l'implacable soleil de juillet, avec cette armée en désordre, roulant par les rues du faubourg, criant déjà « *Vive la Nation !* » avant de crier « *A bas les tyrans !* » Cette avalanche humaine, hurlant, chantant, traînant ses canons volés aux Invalides, piques brandies, poings levés, conduits par ce Santerre humain envers les malchanceux, féroce pour les aristocrates, par Desnot, qui fut cuisinier le 13 juillet et héros le 14, par Stanislas Maillard et Rossignol, le clerc du procureur Poreni, qui devait plus tard présider ces sévères Commissions d'armée en Vendée et à Lyon, ces Commissions dont quelques sentences furent grandes comme des jugements athéniens ou des ordonnances romaines.

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

Et tout cela dégringole pêle-mêle, se rué, se précipite au long des maisons et dévale vers la sombre prison.

Devant ce passé, tout l'Avenir apparait en cette heure : c'est Valmy qui se dresse devant Ramillies, le bonnet rouge jeté sur la couronne de Saint-Louis et le sceptre brisé comme écouvillon aux mains d'un homme des faubourgs. Devant ce crépuscule de la royauté se lève la jeune aurore révolutionnaire avec ses cent victoires, et c'est une main calleuse qui jette à la face auguste et impassible du Grand Roy la poignée de monnaie frappée avec le bronze des églises. Ce n'est pas le peuple d'un jour, le peuple de Paris en 1789, que la tourmente commence à jeter vers cette

Bastille, c'est toute la France de l'avenir, la France de demain qui déborde devant les hordes de ce 14 juillet fatidique et énorme. Ce soleil qui se lève clair et vaste, c'est déjà un peu le soleil d'Austerlitz, et dans les loques brandies par des poings noirs, dans ces plis de loques lacérées frissonnent confusément des aigles d'or. C'est un avenir épique et héroïque qui roule en torrent sur la place en rumeur, c'est le fleuve des demains lourds de gloire qui déborde sur la plaine, sous le feu flamboyant du soleil. Dans le tocsin, il y a déjà le carillon de 1811, et dans les roulements éperdus des tambours bat la suprême « grenadière » de 1815.

La nuit de l'Histoire tourbillonne autour de ce combat effa-

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

rant, il y a des giclements de feu ardent vers les noires murailles où la garde du château mitraille cette canaille qui ne veut pas de la République, comme le dit M. Joseph de Maistre. Une clarté monte là, au-dessus des tours, où Mlle Sando, modiste, connut les rigueurs royales pour avoir reçu des pamphlets prohibés dans un envoi de modes de Londres, une brusque lumière inonde les caves où sous Louis XIV les condamnés à mort hurlaient le désespoir de leur heure dernière et où depuis, M. le marquis de Sade, auteur de livres curieux et piquants, mit à rafraîchir son vin. Un étrange frisson, fatidique et furieux, secoue la Bastille, elle sent la sape dans ses fondations, la lime dans ses fers, la liberté

dans ses murs. L'horloge d'un vague Destin a marqué quelque part son heure. Elle vacille, immensément, éperdûment. Le grand vent des révoltes l'agite comme la tempête courbe aux forêts les arbres. La pierre est vieille, elle s'effrite et le vent chasse au loin un peu de poussière grise...

Et le soir de ce jour tombe.

Il y a dans l'allégresse de la foule de cette heure mémorable la joie des Grecs criant leur : « *Thalassa ! Thalassa !* » libérateur. La canaille a confusément, dans les brumes de l'avenir, aperçu les bords de la Salente bienheureuse où elle entrera ; elle a vu la terre de promission vers laquelle, obscurément guidée par son instinct mystérieux, elle mar-

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

chait. Elle crie : « *Liberté! Liberté!* » comme le matelot éperdu et affolé du prochain naufrage hurle dans les mâts : « *Terre! Terre!* » Elle devine l'escale, le repos, l'ère heureuse qu'on lui promettait. Cette foule a la naïveté de l'enfant, le courage du lion. Après avoir été héroïque, elle rit et s'amuse. Elle a trouvé le tison charbonneux et encore ardent de l'incendie qui couve toujours, et sur la planche rugueuse arrachée aux portes, elle crayonne, rieuse :

« *Icy l'on danse...* »

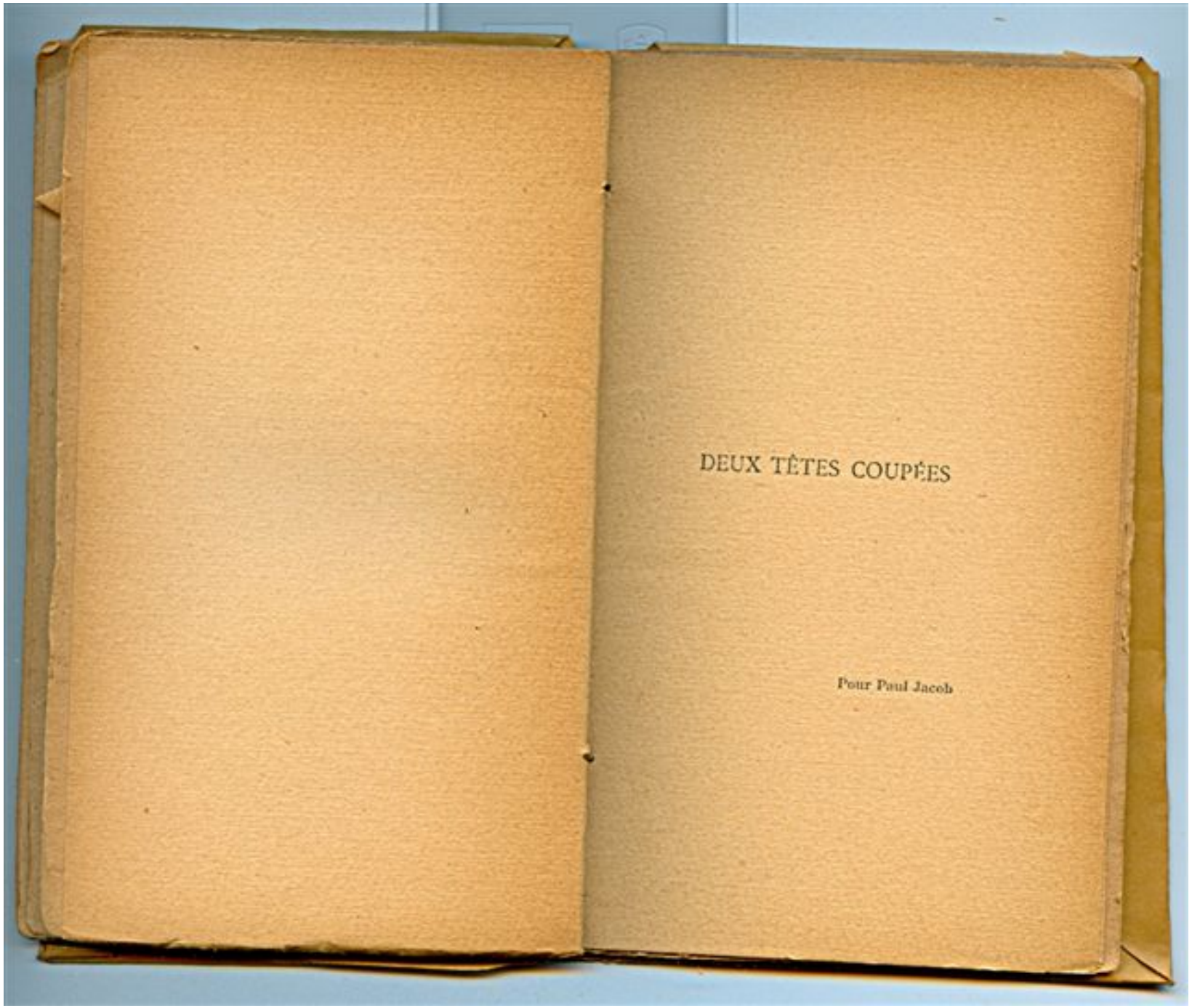
Et l'on danse. Ce ne sont point vos menuets précieux et savants, ô Versailles, vos pavanes légères et souples, ô Trianons ! que le peuple danse ici ce soir de juillet. Mais c'est la danse pesante et

joyeuse de ceux dont le labeur fut pénible et la tâche lourde. Et vous pouvez déjà y deviner, marquis poudrés, marquises à paniers, la danse funèbre et sinistre qu'elle rythmera un matin, cette foule hurlante, autour des rouges et gluantes charrettes qui vous conduiront vers là où vous savez...

Là aussi, comme « *Icy, on dansera...* »

14 Juillet 1904.

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011



DEUX TÊTES COUPÉES

Pour Paul Jacob

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

IV

DEUX TÊTES COUPÉES

Il fut une époque où j'étais romantique. Les gilets de M. Théophile Gauthier me semblèrent constituer l'élégance la plus noble du monde et les hautes cravates en soie noire, à triple tour, que porta en Autriche, sous les feuillages d'automne de Schoënbrun,

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

Son Altesse le duc de Reichstadt, eurent toutes mes faveurs. L'ombre plaintive d'Elvire, errante au bord des lacs nocturnes, charma souventes fois la solitude de mes promenades et M. de Châteaubriand qui eut pour tombeau le fruste et rude rocher que la mer retentissante bat à Saint-Malo, jouit fort longtemps de la plus fidèle de mes admirations. Je me souvins devant certains horizons d'or roux des vers de M. le comte de Vigny et selon ma satisfaction les cors lointains pleurèrent tristement au fond des bois, comme dans les drames héroïques de M. Victor Hugo. Temps heureux ! Je vous portais, ô redingotes serrées à la taille, et à collet de velours lisse qu'illustra M. Royer-Collard ! Je vous estimais, hauts

talons de mes escarpins et j'eus des joies devant les miroirs où de minces silhouettes se réfléchirent coiffées du chapeau à larges ailes « *boulevard de Gand !* » Pour harmoniser cette passion mil huit cent trente à mes rêves, je jugeai intéressantes les promenades à Versailles, dans ce parc pompeux et royal où à l'heure crépusculaire l'ombre du Grand Roy s'en vient voir l'agonie pourpre des soleils vers Marly.

* * *

Ces promenades me furent utiles. J'y acquis de précieux enseignements et j'y jugeai dans leur décor ancien les ombres du passé. J'apportais dans ces errances au long des boulingrins, sous les ifs harmonieusement taillés et près

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

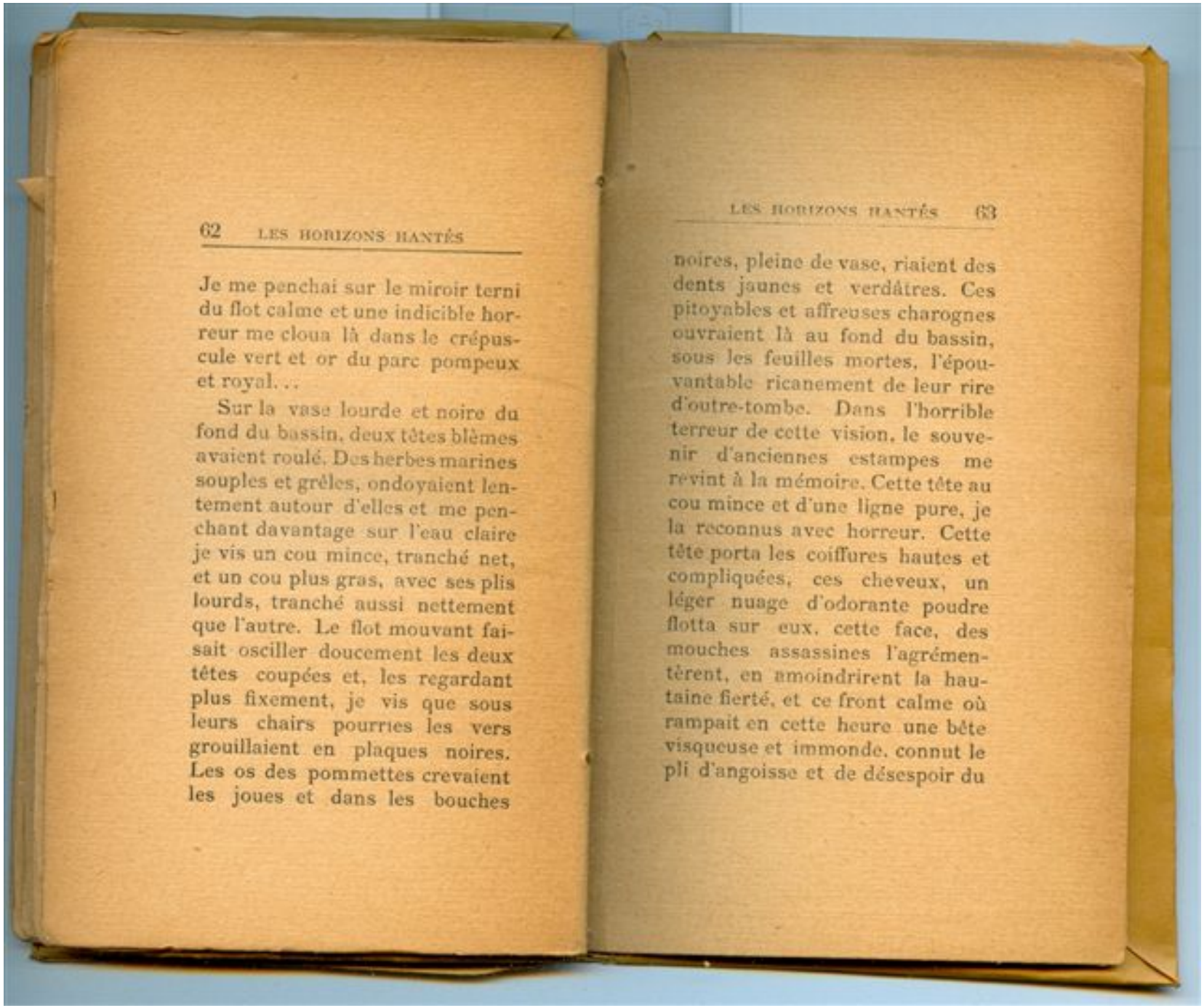
des charmilles fraîches, une tendre affection de respect et de pitié pour cette reine blonde et blanche partie de ce parc magnifique un matin blême et hagard pour s'en aller vers la ville où hurlaient les tocsins et les tambours de l'émeute populaire. Sa grâce royale et féminine m'apparaissait atténuée et pâlie au fond lointain des années et le pieux souvenir du jeune homme mélancolique l'évoquait ici aux temps heureux des pastorales et des bergeries de M. de Florian. Longtemps je m'énivrai de ces songeries vaines et puériles et au reflet moiré des bassins jonchés de feuilles mortes, je cherchai le profil vague et perdu de Marie-Antoinette...

J'ai trop regardé le miroir impassible des bassins. J'y ai trop

longtemps cherché ce profil net et précis de la reine de 93 et un soir d'automne, c'est une horrible et effarante vision que j'y trouvai.

Le ciel de ce soir-là était singulièrement pourpre. Les flammes éteintes des soleils moribonds y traînaient leurs derniers reflets expirants et des bandes jaunes et vertes s'apâlissaient dans la houle tourmentée des nuages. Le vent de l'automne et du soir pliait les ifs et des saules pleuraient leurs feuilles mortes dans l'eau ridée du bassin où ma rêverie m'avait arrêté. La tombée de chaque feuille élargissait dans l'eau des cercles réguliers et tremblants qui lentement s'en venaient mourir au bord de marbre rongé de mousse. La hantise de cette eau verte et silencieuse entra en moi.

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011



Je me penchai sur le miroir terni du flot calme et une indicible horreur me cloua là dans le crépuscule vert et or du parc pompeux et royal...

Sur la vase lourde et noire du fond du bassin, deux têtes blêmes avaient roulé. Des herbes marines souples et grêles, ondoyaient lentement autour d'elles et me penchant davantage sur l'eau claire je vis un cou mince, tranché net, et un cou plus gras, avec ses plis lourds, tranché aussi nettement que l'autre. Le flot mouvant faisait osciller doucement les deux têtes coupées et, les regardant plus fixement, je vis que sous leurs chairs pourries les vers grouillaient en plaques noires. Les os des pommettes crevaient les joues et dans les bouches

noires, pleine de vase, riaient des dents jaunes et verdâtres. Ces pitoyables et affreuses charognes ouvraient là au fond du bassin, sous les feuilles mortes, l'épouvantable ricanement de leur rire d'outre-tombe. Dans l'horrible terreur de cette vision, le souvenir d'anciennes estampes me revint à la mémoire. Cette tête au cou mince et d'une ligne pure, je la reconnus avec horreur. Cette tête porta les coiffures hautes et compliquées, ces cheveux, un léger nuage d'odorante poudre flotta sur eux, cette face, des mouches assassines l'agrémentèrent, en amoindrirent la hautaine fierté, et ce front calme où rampait en cette heure une bête visqueuse et immonde, connut le pli d'angoisse et de désespoir du

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

jour fatal où la charrette roula parmi les huées et les cris vers la grande place froide où la hideuse machine élevait ses bras raides et expiatoires...

Je reconnus cette tête de Marie-Antoinette sous l'eau verte du bassin et au cou gras je reconnus l'autre tête, la tête de Louis XVI. Les yeux de celle-là étaient clos. Des narines un mince filet pourpre dégouttait vers les lèvres épaisses et fortes, vers les dents solides où une herbe flottante mettait sa glauque bavure...

En vérité, j'avais trop longtemps regardé le miroir terni des bassins et j'y avais retrouvé le profil royal de 93.

* * *

C'est dans ce décor harmonieux

et légendaire que j'ai recommencé le procès de Marie-Antoinette. C'est là devant ces horizons historiques et hantés où les Trianons élevaient leurs façades, graves et majestueuses, où la ligne sévère du palais barrait le ciel, que j'ai jugé l'attitude de la « *femme Capet* » devant la nation. Ah! romantisme de mes vingt ans, cravates chères à Son Altesse le duc de Reichstadt, redingote de M. Royer-Collard, boulevard de Gand, que je vous reconnus vains, puérils et inutiles devant cette heure rouge et tragique de l'Histoire! Comme vous m'êtes apparues lointaines et effacées, chères tendresses élégiaques et romantiques de mon adolescence grave et pensive, devant le spectacle terrifiant de

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

ces deux têtes coupées, jetées par la main de 93 dans le bassin royal de ce Versailles d'automne et de souvenir !

Le jugement de Marie-Antoinette...

J'ai compris ici que cette femme mérita le supplice expiatoire que lui réserva la Révolution. Saint-Just disant : « *La reine a dit que rien ne lui ferait courber la tête* » et Robespierre répondant : « *On la lui coupera !* » expriment une grande et juste vérité. Certes ce n'est point pour cette phrase nette et brève qui tombe comme un couperet que je voudrais voir s'élever au cœur de Paris l'airain que la France doit à l'Incorruptible où qu'il me plairait de voir fixer une plaque « *In memoriam* » sur la maison numéro 8 de la rue

Saint-Hyacinthe, à Paris, mais j'admire la phrase et ne plains point Marie-Antoinette. Cette femme étrangère qui n'eut rien en elle du caractère français, ni par l'éducation, ni par la race, resta toujours une étrangère. Elle ignora par quoi le peuple qui vénéra Saint-Louis et acclama Henri IV, se conquiert, comment se gagne ce grand cœur fraternel du peuple de Paris. « *La femme Capet* » devant la France fut d'une insolence extrême. C'est elle qui tua la monarchie et Louis XVI est sa victime. Sa morgue, son dédain, son mépris, firent en réalité tomber le couteau vengeur sur le cou de la monarchie. Et si le sang de tous les massacrés, de tous les fusillés, de tous les assassinés, de tous les égorgés,

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

de 89 et de 93 crie vengeance vers quelqu'un, c'est assurément vers l'Autrichienne en qui le cataclysme déchaîné et le furieux ouragan révolutionnaire trouvent leur origine. Elle eut l'insolence des aristocrates, la morgue hautaine, fière et insupportable des individus des classes supérieures, ayant conservé toutes les tares anciennes de leur race.

Il me plaît d'ignorer la vie privée de cette femme, qui, si M. de Fersen ne fut pas son amant, fit tout pour le laisser croire, je ne veux que considérer son attitude devant la Nation, son attitude publique devant le peuple. Cette attitude qui tient à la fois du défi et de la provocation est révoltante. S'il est une tête coupée peu digne de larmes dans les journées

rouges de 93 c'est assurément celle de cette reine autrichienne qu'on peut, j'aime à le croire, plaindre comme femme, mais pour laquelle comme souveraine, il faut ratifier le terrible jugement du Tribunal révolutionnaire, qui frappa en elle un ennemi public.

Tout autre est le roi. Louis XVI fut un roi imbécile et bon et on comprend assez mal tout le pompeux et émouvant appareil dont s'entoura cette grande Convention nationale pour citer à sa barre cet inconscient et ce gros mangeur. C'était d'ailleurs un sort fatal et prévu pour l'homme qui fit manquer l'équipée de Varennes de par son appétit immodéré des victuailles les plus diverses. Son teint fleuri et sa graisse le doivent rendre de prime abord

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011

antipathique. A considérer son rôle de plus près, on apprend à mieux apprécier la parfaite inconscience de ce beau et grand gastronome et on se sent pris d'une pitié mélangée de mépris. Que Louis XVI fût une victime, soit, mais je l'ai dit plus haut, une victime de l'insolente Marie-Antoinette, une victime bien peu intéressante mais nécessaire à l'édification du monument social de la Révolution. Il est plaisant de voir d'aucuns s'extasier aujourd'hui devant la *dignité* et la *noblesse* de ce dernier des bourgeois — après ce cuistre de Louis-Philippe — moins élégant et moins fin que le dernier de ses Suisses. Roi, il joua au forgeron, forgeron il aurait été fort mauvais ouvrier et n'aurait assurément

pas songé à singer le monarque du Louvre. C'est la seule et facile philosophie qu'il convient de tirer de cette rouge histoire et de la mort de ce piètre héros.

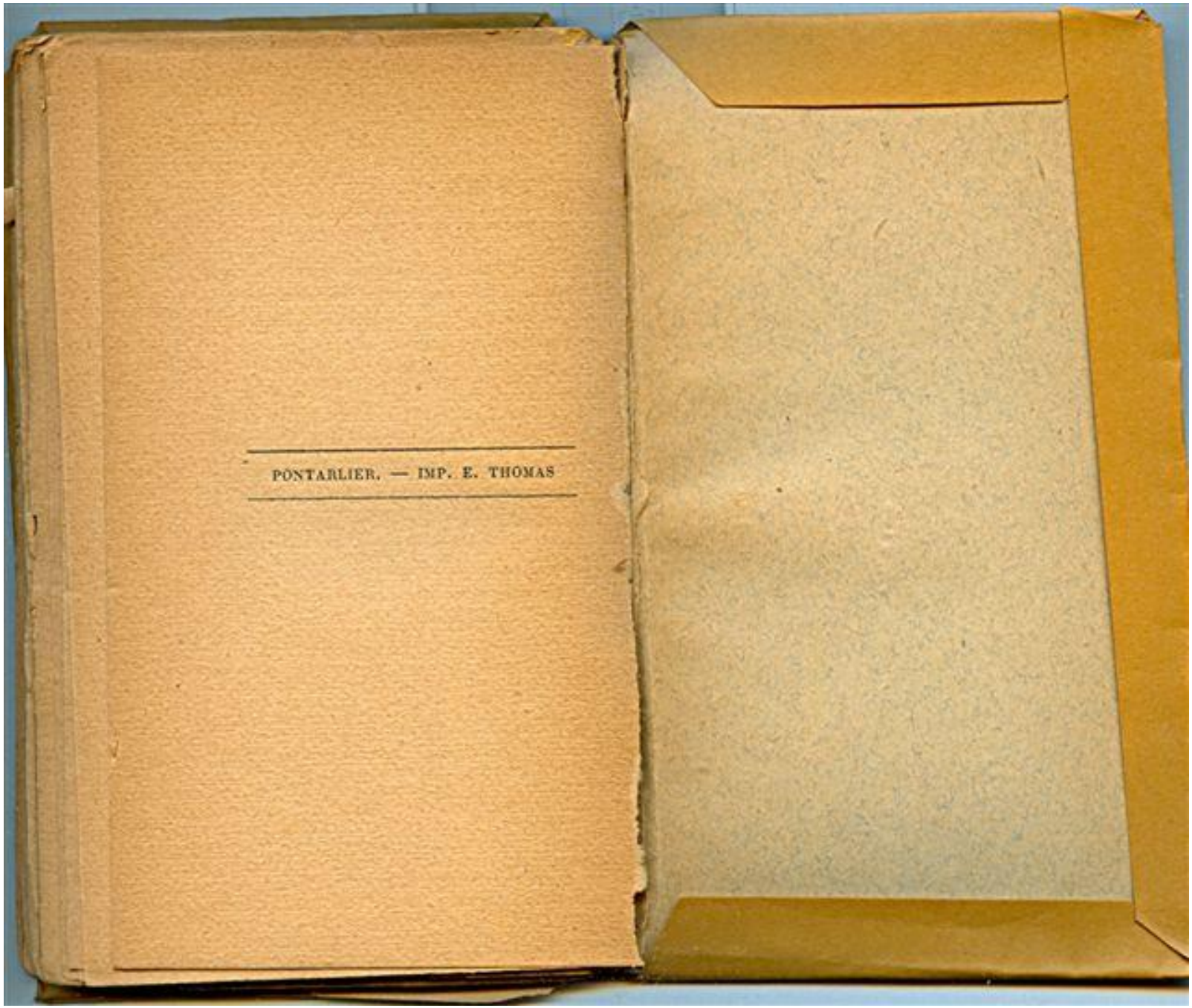
∴

Ainsi, d'une âme rude, sans doute, et sévère je jugeai ces deux têtes coupées que mon esprit halluciné découvrit au fond vaseux du morne et royal bassin où les ifs de Versailles pleuraient leurs dernières feuilles au vent de l'automne et du souvenir...

Novembre 1904.

PROVINCE DE BRABANT
MUSÉE DU CAILLOU

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011



PONTARLIER. — IMP. E. THOMAS

Notice bibliographique sur *Les Horizons Hantés* d'Hector Fleischmann
conservé au Musée du Caillou (Dernier quartier général de Napoléon)
Claude Van Hoorebeeck – mai 2011